

## Sommaire

### Science-Fiction

Felip BIU : *Pilula Roja* chroniqué par Pascal J. Thomas 4

### Science-Fiction

Pierre BORDAGE : *Métro Paris 2033, Tome 1 : Rive Gauche*  
chroniqué par Philippe Paygnard 5

### Jeunesse

Pierre BORDAGE : *Contes des sages d'autres mondes et d'autres temps*  
chroniqué par Noé Gaillard 6

### Science-Fiction

Josselin BORDAT : *2069* chroniqué par Philippe Paygnard 7

### Science-Fiction

Richard CANAL : *Upside Down* chroniqué par Noé Gaillard 8

### Science-Fiction

C. Robert CARGILL : *Un Océan de rouille* chroniqué par Philippe Paygnard 9

### Science-Fiction

Alain DAMASIO : *Les Furtifs* chroniqué par Pascal J. Thomas 10

### Fantastique

Catherine DUFOUR : *Au Bal des absents* chroniqué par Noé Gaillard 12

### Science-Fiction

Catherine DUFOUR : *L'arithmétique terrible de la misère*  
chroniqué par Rémy Boy 13

### Science-Fiction

Claude ECKEN : *L'Alphabet de ma vie* chroniqué par Pascal J. Thomas 15

### Essai

Bernard EMERY : *Les Moines pétrifiés, ou la légende des Sarrasins  
dans le Sisteronais* chroniqué par Éric Vial 16

### Science-Fiction

Edmond HAMILTON : *Capitaine Futur 5 : Les Sept Pierres de l'espace*  
chroniqué par Philippe Paygnard 16

### Fantastique

Stephen KING : *L'Institut* chroniqué par Philippe Paygnard 17

### Science-Fiction

Hervé LE TELLIER : *L'Anomalie* chroniqué par Philippe Paygnard 18

### Science-Fiction

Nnedi OKORAFOR : *Kabu Kabu* chroniqué par Philippe Paygnard 20

(suite du sommaire page 2)

(suite du sommaire)

<b>Fantastique</b>		
Bruno POCHESCI : <i>De la Chair à horloge</i>	chroniqué par Noé Gaillard	21
<b>Science-Fiction</b>		
Neal STEPHENSON & Nicole GALLAND : <i>The Rise and Fall of D.O.D.O.</i>	chroniqué par Pascal J. Thomas	22
<b>Fantastique &amp; Science-Fiction</b>		
Olga TOKARCZUK : <i>Histoires Bizarroïdes</i>	chroniqué par Claire Garand	24
<b>Science-Fiction</b>		
John VARLEY : <i>Irontown Blues</i>	chroniqué par Pascal J. Thomas	25
<b>Science-Fiction</b>		
Roland C. WAGNER : <i>L'Été insensé</i>	chroniqué par Pascal J. Thomas	27
<b>Science-Fiction &amp; Fantasy</b>		
<i>Bifrost</i> n° 100	chroniqué par Pascal J. Thomas	30
<b>Science-Fiction</b>		
<i>Dimension Technosciences @ venir</i>	chroniqué par Pascal J. Thomas	31
<b>Science-Fiction</b>		
<i>Finalistes du Prix Rosny aîné 2020</i>	chroniqué par Pascal J. Thomas	32
<b>Science-Fiction</b>		
<i>Materia Oscura</i>	chroniqué par Pascal J. Thomas	34
<b>Science-Fiction &amp; Littérature générale</b>		
<i>Tatouages</i>	chroniqué par Pascal J. Thomas	36

### KWS

ISSN : 1767-0551  
dépôt légal à parution

Abonnements : 10 Euros pour 3 n°s  
Chèques à l'ordre de  
Pascal J. Thomas,  
7 rue des Saules,  
31400 Toulouse, France  
[pascal.thomas@math.univ-toulouse.fr](mailto:pascal.thomas@math.univ-toulouse.fr)

PayPal, virements bancaires :  
nous consulter

Les numéros 1 à 86 sont  
consultables sur le Web :  
<http://www.quarante-deux.org>  
(rubrique KWS).

## Editorial

### ***Pierre, Papier, Réseau***

Longtemps j'eus le porte-monnaie plat et la jambe agile. Lâché dans une ville inconnue, je recherchais les quartiers anciens, centraux mais déchus de leur richesse passée, et j'appliquais un algorithme simple : plus obscure, plus étroite, plus raide était la rue, plus intéressante elle devait être, comme une caverne promettant ses trésors oubliés. À un prix modique, de préférence.

Au détour de quelque venelle, je découvrais la devanture d'échoppes évanouies des mémoires. Derrière les vitrines délicieusement poussiéreuses se dessinaient parfois, fanées par les rayons parcimonieux d'un lointain soleil, des couvertures de jais zébrées d'éclairs bigarrés, où l'on devinait des astronautes en tenue argentée, aux prises avec l'étreinte immonde de quelque verdâtre reptile. Et je revenais heureux de ma fortune fortuite, chargé de sacs de livres, de disques, de bandes dessinées...

Le réseau a eu raison de ces asiles du hasard. Les bouquinistes se font rares, les livres se dématérialisent avec autant d'enthousiasme que Gilbert Gosseyn, et c'est sur mon écran que je dépouille la marchandise proposée à la vente. J'achète toujours de façon excessive, mais moins impulsive : les algorithmes chercheront pour moi, et je peux, souvent, attendre. De plus en plus une voix mauvaise me chuchote que je n'aurai jamais le temps de lire tout ça avant de mourir, et que je ferais mieux de sortir arpenter le pavé pour le seul plaisir qu'il me fournit vraiment : contempler les pierres, muser sur les maisons. Mais de ces pérégrinations, je n'ai pas envie de rendre compte sur Facebook ni dans *KWS*. Alors que des livres qui tombent encore trop nombreux dans mes filets, vous entendrez quelquefois parler.

Je me plains souvent du prix excessif des expéditions postales, qui dépasse

désormais celui de l'impression de *KWS*. Le remède réseau, c'est bien entendu l'abonnement-pdf à *KWS* — à qui le demande, j'expédie gratuitement le fichier pdf de chaque numéro de la revue. Il y a quelque chose de moins satisfaisant, de moins validant dans ce procédé, déjà archaïque pourtant. Je continuerai donc de poster *KWS* aux *happy few* qui font l'effort de s'abonner pour le tarif immuable de 10 euros. Mais la disparition de la catégorie de poids intermédiaire de 20 g à 50 g rend exorbitant l'envoi postal d'un numéro de *KWS* pesant 30 ou 40 g. Cédant aussi à mon goût pour la procrastination, j'ai donc décidé d'augmenter la taille de chaque numéro en restant en-dessous de la nouvelle limite de 100 g — au moins 36 pages par expédition, promis ! Les termes de l'abonnement s'en trouvent contraints à changer : désormais, vos 10 euros vous achèteront l'expédition de trois numéros papier de *KWS* au lieu de quatre. Comme 3 fois 36 (= 108), ça reste plus que 4 fois 24 (= 96), vous n'y perdez pas en contenu. Moins d'éditoriaux, mais qui s'en plaindra ? Et il faudra attendre un peu plus longtemps chaque numéro. Je crois, hélas, que je vous y ai déjà habitués.

Voici une économie de frais postaux dont je me serais bien passé. De temps en temps, je dépose quand même à ma banque les chèques que m'envoient mes abonnés (évitez la menuiserie pour leur confection). L'autre jour, celui de Daniel Le Mercier m'est revenu ; certes pas par sa faute, mais par celle de son décès. On en aura moins parlé que de ceux de Jean-Pierre Moumon/Laigle et de Joseph Altairac. Evidemment. Mais Daniel m'écrivait des suggestions d'auteurs à lire, que je me sens coupable de n'avoir jamais assez suivies. Et nous ne nous ferons plus jamais jeter dehors de tous les restaurants sino-vietnamiens de Marseille à cause de nos conversations trop enthousiastes, trop bruyantes. Qu'est-ce que ça me manquera, le jour où je reviendrai à Marseille.

—Pascal J. Thomas

Science-Fiction

**Felip BIU**  
***Pilula Roja***

Per Noste, juin 2020,  
82 p., 5,50 €

[langue : occitan (gascon)]

Nous connaissions déjà Felip Biu comme un intellectuel occitaniste, enseignant à l'université de Pau, lauréat d'un prix pour sa traduction recueil de Lovecraft, *Lo qui marmusava dens l'escuranha* (paru en 2016 aux éditions Letras d'Òc). Il écrit aussi des nouvelles, parues sur le site Diu Negre (<https://diunegre.com/>) et dans deux recueils chez la vénérable maison d'édition en gascon, Per Noste. *Quaranta Tres* (nos amis de xlii ne lui en voudront pas) était paru en 2019, et voici le plus récent.

Mince ouvrage, mais riche de six nouvelles qui ont chacune leur ambiance, explorent chacune leur petit recoin d'imaginaire. « Mariana » est le seul texte du lot qui relève du fantastique, et en tant que tel pratique la mise en abyme, l'ambigüité, et une référence au passé et à la nature qui se manifeste par le décor pyrénéen et la personnalité du narrateur, vieux paysan tireur de palombes qui s'exprime dans un béarnais montagnard qui s'oppose au parler urbain et normalisé de l'artiste occitaniste à qui il s'adresse.

On retrouve la problématique de la langue dans « Agregat de lenga regionau », qui a récemment eu l'honneur de fournir le sujet d'une des chroniques du blog Michel Feltin-Palas, de *L'Express*. Il faut un certain temps, ou être doué d'une perception aigüe de ce qui n'est pas nommé, pour se rendre compte que nous sommes dans la SF. Dans les deux cas, l'épaisseur de la vie quotidienne est parfaitement rendue, bercée par des phrases bien gasconnes plaisamment tournées.

Comme « Agregat... », « Mama, quan ei qui serèi grana ? » (« Maman, quand est-ce que je serai grande ? ») et « Non i a nada justícia mei » (« Il n'y a plus de justice ») sont des histoires courtes, qui développent chacune une idée. La deuxième nous propose une visite guidée de l'invasion de la vie par la communication informatique – c'est peut-être la moins surprenante du lot. La première, dont la chute ne surprendra que le lecteur qui n'est pas familier avec l'œuvre de Greg Egan, est un portrait condensé des abus de pouvoir affectifs dont la technologie ouvre la possibilité.

« Lo vièlh filosòfe », texte plus long, semble chercher sa voie : cette biographie condensée d'Olivier Lassèra (clin d'œil à Michel Serres ? les deux ne se ressemblent guère, en fait) évoque de prime abord un mode satirique, qui moquerait le monde hypermoderne à la façon d'un Robert Escarpit, avant de se faire beaucoup plus pessimiste en avançant dans le temps.

« Pilula roja », enfin, se développe sur la longueur, en déployant la panoplie de la pseudo-validation du récit d'avertissement, lourd de révélations inquiétantes confiées par un lanceur d'alerte frappé au moment d'achever son compte-rendu. On vous laissera deviner le terrible secret, qui sera clair pour ceux qui connaissent le film auquel l'auteur fait explicitement allusion dans son texte. Mais tout le plaisir est dans les détails du chemin buissonnier qui y mène, des explications accumulées pour créer un effet de vraisemblance scientifique. Fin connaisseur, Biu sait que le lecteur ne sera pas dupe des protestations d'authenticité du texte-cadre, et prend soin d'y ajouter un clin d'œil auto-référentiel.

Ce qui frappe dans l'ensemble de ces textes, c'est la familiarité de l'auteur avec les idées et les procédés de la SF et de l'imaginaire en général, qu'il donne l'impression de s'amuser à pasticher. Tout en produisant des textes parfaitement lisibles au premier degré. Il est rare de lire en occitan des textes qui s'installent dans un dialogue de plain-pied avec la SF

contemporaine, sans doute parce que les auteurs occitanistes ont peu goûté le genre auparavant, ou ne l'ont pas assez pratiqué comme lecteur. Jean Boudou était sans doute une exception, mais ses références, et le contexte dans lequel il publiait (il est mort en 1975) ne permettaient pas de développer une SF pleine et entière. De nombreuses autres œuvres, jusqu'ici, relevaient de la proto-SF, d'un merveilleux scientifique dépourvu de mégatexte. Biu, de traducteur, est en train de se faire passeur, et passeur accompli, profitant du dynamisme qu'ont encore les lettres gasconnes, et plus particulièrement béarnaises. À découvrir !

—Pascal J. Thomas

Science-Fiction

**Pierre BORDAGE**  
***Métro Paris 2033***  
**Tome 1 : Rive Gauche**

Éditions L'Atalante,  
 « La Dentelle du Cygne »,  
 mai 2020, 432 p., 23,90 €

[langue : français]

Chassée de la surface, l'espèce humaine a trouvé refuge dans les sous-sols. Au cœur de la nuit éternelle des tunnels qui accueillent, depuis des années, les descendants des survivants de la catastrophe oubliée, seules les stations de métro apportent un semblant de civilisation grâce à la lumière artificielle et à leur organisation. Dans ce monde où la loi du plus fort devient la règle, Juss le fouineur et Plaisance la Nyct, deux jeunes Armuriers, vont perdre tous leurs repères avec la trahison d'un des leurs et la mort de leur chef et de tous les membres de leur bande. Au plus profond de ces simili-cités troglodytes naît pourtant l'espoir à travers le discours fédérateur de Madone, présidente de Bac sur la Rive Gauche, qui va tenter de jouer les *missi dominici* auprès des autres dirigeants pour les convaincre de s'allier. D'autres voudraient

aussi réunir l'ensemble des stations sous leur coupe à commencer par Parn, Pasteur de l'Élévation, ce culte qui domine Montparnasse.

Au cours de sa déjà longue carrière, Pierre Bordage a eu l'occasion de créer des mondes d'après l'apocalypse nucléaire. On se souvient sans peine des *Derniers Hommes*, paru sous forme de feuilleton dans la collection Librio en 1999-2000. Cette aventure permettait de suivre le clan des Aquariotes, des nomades qui cherchaient, dans les terres ravagées et irradiées, les ultimes points d'eau potable. Le romancier envisageait l'effet des radiations sur des êtres humains comme ses deux jeunes héros Solman le boiteux et Raima la guérisseuse. Avec ce premier tome de *Métro Paris 2033*, Bordage ne crée pas réellement un nouveau monde puisqu'il adapte à sa sauce la trilogie post-apocalyptique de l'auteur russe Dmitri Glukhovsky, dont le premier opus, *Metro 2033* a paru en 2010 dans la collection La Dentelle du Cygne de L'Atalante. D'ailleurs, certains éléments de *Rive Gauche* rappellent les ambiances des *Derniers Hommes*. On retrouve ainsi, à travers la bande d'Armuriers menée par le Daub, ce concept de nomades à la recherche de ressources issues du passé, avec de jeunes héros courageux affrontant ensemble les pires menaces. Comme s'il sentait qu'on risquait de comparer les Armuriers aux Aquariotes, Bordage se débarrasse rapidement de ce groupe de récupérateurs pour ne conserver que Juss et Plaisance. Les deux fouineurs des tunnels ne sont pas les seuls personnages de ce roman qui mêle action et politique en sous-sol. On peut suivre la croisade de Madone, qui, au cours de sa quête, se fait des alliés et des ennemis. On croise également Aube, véritable Mata-Hari de ce monde d'après et aussi Roy, l'un des derniers à savoir lire au milieu d'une population analphabète, grâce à la bibliothèque secrète dont il est le gardien. À ces personnages, qu'une prédestination scénaristique mènera à se rencontrer dans ce tome ou dans le suivant, s'ajoutent des

décors suffisamment réalistes puisque l'on retrouve le nom de plusieurs stations connues (Duroc, Varennes, Montparnasse...).

S'il est inutile de jouer au jeu des comparaisons entre les deux *Métro 2033*, celui des origines, en Russie, de Dmitri Glukhovsky, et celui de Pierre Bordage, on se doit cependant de remarquer que le romancier français offre un rôle beaucoup plus important à des figures féminines fortes, qu'il s'agisse de la visionnaire Madone, de la charmante Aube, de la fillette courageuse et mutante qu'est Plaisance et de toutes les autres femmes que l'on découvre au fil des chapitres et du réseau souterrain de la Rive Gauche, comme la Conseillère Otre à Montparnasse.

Malgré tout son talent, Bordage n'évite pas certains écueils. Ainsi, il tombe littéralement dans le cliché lorsqu'il décrit la station Place d'Italie, rebaptisée Petite-Chine, gouvernée par les Mandars. Avec les Dvinn, ces jeunes mutantes capables d'avoir des visions de l'avenir, il crée la possibilité pour certains de ses personnages, à commencer par Madone, d'échapper avec une facilité déconcertante à la mort sauf à finalement transformer Ionale en véritable Cassandre. Par ailleurs, on peut s'étonner du choix d'utiliser les tickets de métro, actuellement en voie de disparition, comme monnaie de ce monde violent et en pleine déliquescence. On est également surpris de voir que Juss a la chance incroyable de découvrir des piles toujours chargées dans les carcasses rouillées qu'il reconnaît comme étant des voitures sans pourtant les associer à un moyen de transport. Il y a ainsi, au fil du récit, toute une série d'invéraisemblances qui pourraient gâcher la lecture si l'on prenait un bref instant de réflexion.

Cependant, en véritable professionnel de la plume, Pierre Bordage ne laisse pas le moindre temps mort, alternant les narrateurs pour inciter ses lecteurs à tourner les pages de son *Rive Gauche*. Il parvient sans grande peine à donner envie de découvrir la suite de ce *Métro Paris 2033*, et donc la *Rive Droite*, en plongeant la plupart des personnages dans des

situations délicates à la fin de ce premier tome.

—Philippe Paynard

*Jeunesse*

**Pierre BORDAGE**  
***Contes des sages  
d'autres mondes et  
d'autres temps***

Seuil, « Contes des Sages »,  
octobre 2020, 212 p., 19,90 €

[langue : français]

Ce livre s'inscrit dans la collection « Contes des Sages » qui comprend vingt-sept titres, et s'adresse d'abord aux enfants. Mais vous savez comme moi combien il est nécessaire que l'adulte lise – en cachette ou non – ce que lit l'enfant, au moins pour pouvoir échanger avec lui... Et on peut imaginer que la Science-Fiction est le genre littéraire qui offre de pouvoir parler à des enfants de choses qui ne sont pour l'instant et à leurs yeux que des sujets d'adultes. On sait bien que les enfants entendent fort ce qui se dit à mots couverts et s'ils ne comprennent pas tout, ils le conservent à l'esprit jusqu'à l'instant de compréhension.

Ici, vous remarquerez que le premier texte concerne justement les/la mémoires du monde. Le deuxième, « Les duniers » parle de défenseurs acharnés de « notre » territoire face aux « méchants » volters qui nous envahissent régulièrement. Vous devinez, je suppose, ce qu'il advient au jeune héros de cette histoire qui prend conscience, pour avoir osé les suivre, de ce que sont ces volters... Bien sûr, Bordage ne donne pas la solution du problème. Le conte pour enfants n'est pas/plus le lieu de ce genre de prétention. Ce qui compte c'est de poser le problème et c'est là que l'adulte peut intervenir pour expliquer pourquoi les « volters » arrivent.

Il y a comme cela quinze textes points de départ. Un mot sur le troisième qui traite de clonage et de religion, mais se contente de dire l'opposition entre Science et Croyance tout en donnant à la femme un rôle un peu ingrat : c'est à l'adulte de faire passer plus de nuances. J'ai parlé des « Duniers » qui gardent les dunes, des « volters » qui envahissent le pays des duniers et vous avez noté la noblesse des premiers et la menace représentée par les seconds, voilà bien ce qu'un adulte peut expliciter en montrant l'importance des mots et des noms. Même quand ils sont propres puisque on trouve ici un Gotham et un Mostaganen.

Comme beaucoup de livres pour enfants, celui-ci est illustré, mais la qualité et l'intérêt des illustrations sont très inégaux (comparez par exemple celle de la page 19 et celle des pages 76/77 en regard des sujets traités). Et il me semble qu'au lieu d'aider indirectement à faire lire, les images parasitent le discours humaniste de Pierre Bordage...

—Noé Gaillard

• Cette chronique est une version sensiblement différente de celle parue sur le webzine *Daily-Passions*.

*Science-Fiction*

**Josselin BORDAT**  
**2069**

Éditions Anne Carrière,  
« SexAppeal », juin 2020,  
192 p., 17,00 €

[langue : français]

Sexe et science-fiction sont depuis longtemps deux compagnons de voyage dans l'histoire de ce mauvais genre de la littérature. Il a cependant fallu attendre Philip José Farmer et ses « Lovers » (nouvelle publiée en août 1952 dans la revue américaine *Starling Stories*) pour que les simples allusions sexuelles se transforment en un véritable thème de SF au même titre que l'écologie ou l'anti-

racisme. Ainsi, ornée de *sextoys* qui se substituent aux fusées phalliques de l'âge d'or, la couverture de 2069 annonce clairement le programme : « 12 récits futuristes avec du sexe, de l'amour et des robots tout nus ».

Josselin Bordat commence son exploration de la sexualité du futur tout en douceur avec un texte plutôt *soft* et totalement dans l'air du temps, même s'il se déroule en 2069. En effet, « One more time » nous propose de suivre la psychothérapie d'un couple en crise où de courts voyages temporels remplacent l'hypnose permettant de revivre les événements clés du passé. L'auteur n'omet pas de préciser qu'il n'est pas possible, pour le commun des mortels, de se payer une translation jusqu'au jour de l'assassinat de Donald Trump, par exemple. Remboursé par leur assurance santé, le dernier des sauts temporels — pourtant sévèrement contrôlés par le thérapeute — conduira à un fort joli paradoxe.

Les nouvelles suivantes entremêlent, avec plus ou moins de réussite, presque toutes les thématiques de la SF, mâtinées de préoccupations sociétales, à un large catalogue de pratiques, d'obsessions et de perversions sexuelles. On croise ainsi, dans « Chicago », quelques robots utilisés comme prostitués, qui arborent le physique d'Emily Ratajkowski — toujours à la mode en 2069. Mais quelques-unes de ces machines se découvrent une conscience qui peut compliquer les relations tarifées. S'il existe une unité au sein de cet ensemble de textes, avec une référence commune à l'année 2069, il en est qui semblent n'avoir d'autre ambition que de choquer, à l'image de « Good Girl » ou de « Maria Prima », tandis que « Conditions générales de ventre » ou « Aimé-e » invitent à réfléchir sur la notion d'identité sexuelle, de genre et de procréation naturelle ou non. Parmi les regrets que l'on peut avoir, à la lecture de 2069, il y a « La sonde ». Cette nouvelle, construite sur une bonne idée de rencontre inversée, se perd en mélangeant ce que les extra-terrestres peuvent apprendre en décou-

vrant le contenu de la sonde, ce qu'ils en déduisent, et leurs étranges conclusions qui ne resteront définitivement pas dans les annales.

Des douze textes présentés dans ce recueil, « One more time » et « Conditions générales de ventre » sortent véritablement du lot parce qu'ils parviennent à mêler des considérations très actuelles à des éléments classiques de science-fiction. La plupart des autres nouvelles n'atteignent pas une telle perfection, mais sont fort heureusement tout à fait lisibles.

—Philippe Paygnard

*Science-Fiction*

**Richard CANAL**  
***Upside Down***

Mnémos, octobre 2020, 368 p.,  
22 €

[langue : français]

Si vous regardez attentivement la belle couverture, belle pour mon goût et son rapport au contenu, vous y verrez Stany le chien. Ce qui nous ramène trente ans en arrière, au premier titre en anglais de l'auteur : *Swap-Swap* (J'ai Lu) et, coïncidence, on y trouve Stany et Sensipac.

Qu'en est-il trente ans plus tard ? Les écarts entre riches et pauvres se sont creusés et la pollution a fait de la Terre un enfer ; au point que les premiers ont fui la planète pour occuper des îles dans l'espace et confier leurs petits univers à la gestion des IA, au point que les pauvres vivent – si l'on peut dire – dans la misère et les maladies avec ce qu'il faut de distraction pour ne pas trop regimber. Les riches clonent ce qui les intéresse et se paient le reste en fabriquant ce qui selon eux fait rêver les pauvres. La durée de vie des clones est limitée et Stany et son ami humain Duke doivent empêcher qu'ils se détruisent...

Tout pourrait aller pour le mieux mais Maggie la fille adoptive de Bill Gates V veut retourner sur Terre, Bill Gates V veut se payer Ferris un très, très grand « compositeur » terrien, et les îles-enclaves des riches subissent des attaques qui ne font pas de victime. On notera que ce qui semble « motiver » les personnages ressemble à de la nostalgie d'un temps d'avant (Bill Gates V a fait venir à grands frais de la Terre un aigle royal pour son épouse Élisabeth Taylor IV) et semblent incapables de créer du neuf. Comme si sortir du berceau Terre rendait impuissant, seuls Ferris et sa partenaire créent. Duke est chargé de chercher à savoir qui s'en prend aux riches et à leurs possessions, et de retrouver Maggie qui a fugué.

Je ne peux vous en dire plus sans, non pas dévoiler l'histoire, mais sans limiter le roman à un simple récit.

Si je pars du principe – peut-être discutable – qu'il y a trois sortes de romans, ceux qui disent le monde, ceux qui racontent des histoires et ceux qui disent le monde en racontant des histoires, ce Richard Canal fait partie de la dernière sorte. Au point que si vous faites l'expérience de relire trois ou quatre pages avant votre dernier arrêt de lecture, vous allez constater que certains passages font doublement sens – dans l'instant et par la suite.

Dernier conseil : essayez de lire en écoutant quelques uns des compositeurs de la *play list* du roman, il m'étonnerait que vous ne soyez pas surpris.

—Noé Gaillard

Science-Fiction

**C. Robert CARGILL**  
***Un Océan de rouille***  
*(Sea of Rust)*

Albin Michel, « Imaginaire »,  
 janvier 2020, 382 p., 21,90 €

[langue : français]

Au milieu de l'océan de rouille où errent les derniers robots libres, Fragile, une Aidante, modèle Simulacrum, identification HS8795-73, traque les erreurs 404, des machines qui connaissent des dysfonctionnements dus à l'usure du temps. Une fois désactivées, elles servent de réservoir de pièces détachées qui permettent à Fragile de survivre dans ce monde impitoyable.

Coscénariste de films d'horreur (*Sinister* et *Sinister 2*) et de blockbusters (*Doctor Strange*), avec son complice Scott Derrickson, C. Robert Cargill signe en solo un roman de science-fiction qui rappelle par bien des aspects l'une des thématiques classiques de la saga cinématographique *Terminator* de James Cameron et compagnie. En effet, le romancier nous entraîne dans un monde d'après où les robots ont conquis leur indépendance en massacrant méthodiquement l'intégralité de la population humaine. Grâce à des chapitres flash-back, Cargill nous fait vivre la révolte des machines qui mettent définitivement à mal les trois lois de la robotique imaginées par Isaac Asimov dans son cycle des Robots, de la naissance des premières intelligences artificielles à la recherche de l'indépendance jusqu'à la guerre ultime contre l'humanité. Et, lorsque les robots finissent par atteindre leur but, se libérer de leurs maîtres humains en les éradiquant, voici que les machines enfin libres voient apparaître une nouvelle menace issue de leurs rangs : les UMI (Unification Mondiale des Intelligences) ! Ces unités centrales gigantesques veulent intégrer au sein de

leur collectif chaque robot encore fonctionnel pour faire disparaître toute individualité.

Si l'idée d'explorer un monde où les robots ont contourné toutes les barrières mécaniques et logicielles leur permettant d'échapper aux lois de la robotique ou à leur équivalent dans cet univers non-asimovien, est intéressante. Si le concept d'une Terre future habitée uniquement par des intelligences non-organiques, comme si Skynet avait enfin atteint son but dans un pénultième *Terminator*, est intrigant. Le résultat est légèrement décevant. En effet, malgré tous ses efforts, C. Robert Cargill ne parvient pas à déshumaniser ses personnages qui pourtant sont tous des robots ou des intelligences artificielles. Après une première séquence où il y réussit presque en présentant une Fragile animée par une programmation de survie et un Jimmy dont la RAM surchauffe, et une numérotation des chapitres en binaire (1, 10, 11, 100,...), l'auteur se laisse emporter par les sentiments qu'il donne à ses créations supposément mécaniques. Ainsi, le lecteur qui plongerait au cœur du roman sans lire les premières pages pourrait fort bien penser que Fragile, Mercer, Doc, Herbert et Rebekah ne sont que de banals humains perdus dans un monde post-apocalyptique. Cargill offre également aux robots libres une figure messianique en la personne d'Isaac et n'oublie pas d'intégrer un Judas au sein du groupe des machines rebelles. Malgré quelques scènes originales, comme le combat retranché opposant Fragile et ses compagnons de route aux séides sans âme de l'UMI, l'ensemble manque de la folie qu'on peut croiser dans des œuvres plus anciennes à l'image de l'excellent « Robot Wars », chapitre de la saga dessinée anglaise *Judge Dredd*, en 1977, avec son Call-Me-Kenneth adorateur de Hitler.

Clairement placé sous de multiples influences, *Un Océan de rouille* oscille ainsi entre roman d'aventures post-apocalyptiques survitaminé et conte philosophique avec messie robotique

intégré et, jouant sur les deux tableaux, peine à convaincre.

—Philippe Paygnard

*Science-Fiction*

**Alain DAMASIO**

***Les Furtifs***

La Volte, avril 2019, 694 p., 25 €

[langue : français]

Il y a quelque chose de téméraire à chroniquer un livre d'un monstre sacré. Avouer son admiration, c'est tomber dans la banalité ; avancer des réserves, c'est risquer l'hostilité d'une foule de fidèles. On se chuchotera même, non sans découragement, que le lecteur de *KWS* a sûrement déjà lu ce livre, et formé dessus sa définitive opinion — d'autant plus que Philippe Paygnard en a fort bien parlé dans notre numéro 86.

Tant pis, faisons comme si. Dans un futur relativement proche, est apparu un phénomène incertain et inquiétant : les « furtifs » sont des êtres invisibles dans la pratique, qui semblent se déplacer à toute vitesse autour des humains, comme s'ils se fondaient dans l'air. Intelligents ? Animaux ? Existents-ils même réellement ? On ne les a jamais vus que morts, réduits en sculptures de céramique quand ils ont la mauvaise fortune de tomber sous le regard d'un humain. Lorca, lui, est convaincu qu'ils existent, et qu'ils détiennent la clé du sort de Tishka, sa fillette disparue à l'âge de quatre ans. En dépit de son passé d'intellectuel, il s'engage aux côtés de gens bien plus jeunes et athlétiques que lui dans une unité militaire ultra-spéciale dont le Graal est la capture d'un furtif vivant. En un sens, Lorca n'a plus grand-chose à perdre : la disparition de Tishka a cassé son couple avec Sahar, qui croit, elle, qu'il faut faire son deuil de leur fille, sans doute victime d'un criminel, et ne pas poursuivre ce qu'elle voit comme des chimères.

Tout cela se déroule dans le cadre d'une évolution politique oppressante ; plus que les services publics, ce sont des villes entières qui peuvent être privatisées, et les milices d'entreprise font respecter par la force un certain nombre de monopoles, comme celui de l'enseignement contre lequel se bat Sahar en exerçant l'activité de *proferrante*, dispensant des cours gratuits sur les places publiques, à l'attention des habitants des quartiers défavorisés.

La « meute » de chasseurs de furtifs qui a intégré Lorca une fois son examen réussi est placée sous la houlette d'Arshavin, un amiral visionnaire qui autorise une alliance avec divers groupes de résistance au régime par des moyens plus ou moins exotiques, comme les voltigeurs qui squattent les immeubles par le toit en installant d'immenses tyroliennes. Comme vous pouvez le penser, la recherche de Tishka va être fructueuse (et surprenante) et le couple Lorca-Sahar va se reconstituer. Et les furtifs vont aider à la lutte sinon révolutionnaire, du moins libératrice, contre un régime en voie de fascisation.

De prime abord, j'ai buté sur la forme même du livre : la volonté d'un jeu systématique avec la typographie, certes mis à profit pour signaler les changements de protagoniste-narrateur (il y en a une demi-douzaine), mais bien souvent gratuit, voire méprisant de la signification originale des diacritiques qui parsèment le texte. Quand je vois un caron<sup>1</sup> sur un s, j'ai envie de le prononcer comme le digraphe « ch » en français. Quand je vois un s long<sup>2</sup>, je sais que ce n'est pas un f qui aurait perdu la moitié droite de sa barre horizontale. Quand je vois un l barré<sup>3</sup>, je veux le lire comme un w anglais. Mais le texte des *Furtifs* ignore délibérément ces distinctions. Et à mon avis, n'a guère besoin de tout ce bruit typographique dont il se délecte : Damasio, qui joue

1. ou *hatcheck*, accent circonflexe inversé.

2. pratiquement inusité depuis le début du 19<sup>e</sup> siècle.

3. ȷ. Fréquent en polonais.

brillamment avec la langue, est parfaitement capable de faire sentir, en l'espace de quelques mots, quel personnage s'exprime à un moment donné.

Mais Damasio pratique le jeu de mots sans trêve, au sens littéral comme au sens habituel, avec la multiplication, par exemple, des inversions de lettres au sein d'un mot connu, que le résultat soit riche ou non d'un sens inattendu. Des paragraphes entiers sont ainsi portés par le flot verbal, avec un effet enivrant ou énervant, cela dépendra du moment dans le livre, ou du moment dans la journée du lecteur, ou des goûts du lecteur en question. Par exemple, tout un segment du roman décrit une enquête sur des graffiti gravés par les furtifs sous une forme particulièrement hermétique, le *skymweg*, dans laquelle toutes les lettres sont écrites les unes sur les autres et partagent bonne part de leurs contours. Une équipe de linguistes est appelée à la rescousse, qui élabore hypothèse sur hypothèse, parfois semble-t-il pour le seul (et légitime) plaisir de l'élaboration. Le débordement verbal est ici reflet d'un nœud de l'intrigue, et pleinement justifié. En d'autres occurrences, il me semble bien moins pertinent.

Seule certitude objective, cela contribue à la longueur de l'œuvre. Que la matière d'un roman soit affaire de de plaisir d'écriture aussi bien que d'intrigue et de personnages, je n'en disconviens pas ; chaque auteur placera le curseur à différents niveaux. Ici, il est clair que le rythme du récit doit se conformer à une diction qui prend son temps. Ainsi ai-je passé, les contraintes de mes semaines étant ce qu'elles sont, une période prolongée sur ce livre. Avec les conséquences qu'on peut imaginer : je ne reconnaissais pas toujours les personnages ou les péripéties qui étaient intervenus deux cents pages auparavant. Mon plaisir de lecture a pu en souffrir.

J'ai aussi eu du mal à suspendre mon incrédulité. D'abord sur les créatures au centre du livre, les furtifs ; j'ai vu peu de tentatives de leur conférer une vraisem-

blance, au-delà de considérations sur des ondes musicales qui à mon sens relèvent d'une sorte de magie sympathique. La chose est mise en exergue dans la scène vers la fin de l'œuvre où Marseille est réinventée en moderne Jéricho, avec les constructions commerciales derrière le port de la Joliette dans le rôle des remparts. Admettons que le parti-pris de l'œuvre est celui d'une *fantasy* urbaine politisée. Sur l'aspect politique, sans surprise, j'ai été sans cesse agacé. Il y a un côté moraliste (j'allais écrire prêchi-prêcha, ce qui serait sans doute injuste), avec l'exaltation des causes emblématiques d'une certaine gauche, au prix d'un manque de crédibilité en termes de pourcentage dans la population. Le modèle économique des zones libérées qui fleurissent (et florissent) dans le livre ne me convainc pas plus ; même en les imaginant sur le mode plus sérieux des ZAD du monde que nous connaissons, elles ne peuvent vivre qu'en tant que greffe sur la vilaine économie productiviste. Il n'est pas interdit de spéculer sur une réorientation radicale de ladite économie, mais c'est une autre paire de manches. Plus gênant encore, comme souvent, derrière une intention libertaire s'infiltrent des réflexes autoritaires, par le biais de la tentation messianique — les « bons » personnages ont tendance à avoir toujours raison, c'est une déviation plus littéraire que politique, qu'on trouve de Heinlein à Ayerdhal — voire une tendance à préférer un brave militaire aristocratique, l'amiral Arshavin, aux résultats d'élections condamnées comme distordues par les peurs entretenues dans la population. Reconnaissons-le, le processus électoral est réhabilité par la suite du roman, grâce à une victoire médiatique. Damasio met en imaginaire son refus de l'individualisme, de l'égoïsme : sans doute sincère, peut-être périlleux.

Néanmoins, nous avons ici avant tout un roman. Joué dans des décors superbes, en majorité provençaux (surprenant, pour un auteur aussi français), il vous plonge

dans son univers avec une efficacité redoutable. Ses personnages aussi, s'ils peuvent friser la caricature (Agüero l'Argentin, festif et volubile, sans cesse glissant dans l'argot hispanisant, Nèr l'Israélien obsédé par l'efficacité militaire), sont pour la majorité vivants et attachants. Je regrette le cliché du rétablissement inévitable d'un couple séparé, Sahar étant forcée de s'incliner devant l'obstination de son ex, Lorca, qui bien entendu avait raison dans la dispute qui les opposait au sujet du sort de Tishka ; je regrette aussi la relative facilité offerte par les multiples résurrections. Elles sont incomplètes, dirons-nous, ce qui corse le jeu. Mais les mots d'affection échangés entre parents et enfant sont parfois irrésistibles : une force du livre.

Que conclure ? Je voulais savoir pourquoi les *media* font tout un plat de Damasio. Oui, les ventes. Étonnantes pour un auteur issu du circuit indépendant ; mais après tout, Dan Brown ou Bernard Werber avaient eux aussi créé la surprise. Ici, indubitablement, l'auteur est plus que doué, crée son univers, tire des feux d'artifice stylistiques ; je comprends qu'on puisse en être enthousiasmé. Le suis-je à titre personnel ? Non, vous l'avez vu. Mais cela doit tenir à moi : à chacun de voir si ce livre l'enflamme, le lasse ou le douche.

—Pascal J. Thomas

*Fantastique*

**Catherine DUFOUR**  
***Au Bal des absents***

Seuil, « Cadre Noir »,  
septembre 2020, 224 p., 18 €

[langue : français]

D'abord un coup de chapeau à celle ou celui qui a choisi l'illustration de couverture, fort réussie en regard de l'esprit du contenu. Ensuite, je me dois d'attirer votre attention sur le fait qu'une fois encore la lecture de Catherine Dufour

n'est pas anodine. Elle est de ces auteures qui instillent, insidieusement ou non, des questions dont on oublie, volontairement ou non, de chercher les réponses. Elle fournit des réponses, ses réponses, sous couvert d'humour et/ou de second degré.

Nous voici en présence de Claude, une femme de quarante ans. De celles que le système a broyées, usées jusqu'à la trame et qui ne « vaut » plus rien sur le marché aux esclaves de l'emploi. Affligée d'un RSA et ayant épuisé ses possibilités de ressources, elle est sur le point d'être forcée à abandonner son logement. Mais elle est contactée pour enquêter sur une famille d'Américains disparue depuis un an « en pleine campagne au fond d'une région dépeuplée ». Attirée par un chèque conséquent, elle accepte et loue la maison qu'a occupée la famille : Tante Colline. Alors que Claude s'installe pour la nuit, des manifestations bizarres se produisent et la poussent à fuir les lieux. Et elle va découvrir un environnement hostile. En associant mentalement la maison bien menaçante et les fantômes qu'elle recèle à tout ce qu'elle a subi comme traitement inhumain de la part de ses employeurs et/ou formateurs, Claude s'endurcit et apprend dans les livres et les films dédiés aux manifestations malveillantes et/ou diaboliques comment les vaincre.

Cet apprentissage un peu halluciné peut paraître étrange ou long mais il permet aussi à l'auteure de se faire plaisir en jouant les critiques. Et bien sûr Claude se transforme, mue, retrouve des sensations d'elle-même après une terrible séquence d'enterrement (pour moi fort réussie, vous verrez quand vous y serez). Si comme je le pense la fin de l'histoire ne vous surprend pas — non qu'elle ne puisse être surprenante — c'est que Claude a fini par vous convaincre de son existence, de son bien fondé. Et que je peux me permettre de souligner l'heureux choix du prénom du personnage principal de ce roman, un prénom qui fait en quelque sorte écho au seul texte non SF de *L'Arithmétique terrible de la misère* de la même auteure au Béliat'.

A lire de préférence le matin, pour bien mordre dans sa journée sans craindre les fantômes diurnes et lentement sans gloutonnerie, même si c'est un peu difficile.

—Noé Gaillard

• une version sensiblement différente de cette chronique a été publiée sur le webzine *Daily-passions*.

Science-Fiction

**Catherine DUFOUR**  
***L'Arithmétique***  
***terrible de la misère***

Le Béal, septembre 2020,  
366 p., 19,90 €

[langue : français]

Une nouvelle fois, je viens vers vous et je dois avouer derechef mon ignorance en ce que j'estime être pourtant un terrain connu. Un territoire que j'arpente en long, en large et en travers, avec l'opiniâtreté d'un assoiffé en plein désert. Ce territoire ? Les mondes de l'imaginaire.

Une nouvelle fois, donc, il s'agira pour moi de vous faire part d'une découverte et quelle découverte ! Le nom de Catherine Dufour ne m'était pas inconnu. Il faisait même parmi de ces références un peu lointaines, de celles que l'on observe du coin de lieu sans oser leur faire face : glacé par ce qu'elles ont de monumental. J'avais pourtant de nombreux retours de ses œuvres, distillés par d'autres explorateurs des univers sans frontière, qui ne tarissaient pas d'éloges à chacun de leurs retours. Mais je m'obstinais à ne pas sauter le pas. Une obstination qui ne résista guère à ma curiosité grandissante. C'est cette chute dans l'univers de Catherine Dufour que je me propose de vous livrer.

Préfacé par Alain Damasio, *L'Arithmétique terrible de la misère* rassemble plusieurs nouvelles jusqu'alors éparpillées dans la sphère éditoriale. Plusieurs des

textes sont d'ailleurs des émanations zanzibariennes directes, comme *Pâles mâles* ou *WeSip*. Pour ceux qui ne le saurait pas encore, le groupe Zanzibar est un collectif d'auteurs et d'auteures, qui se donne comme objectif de désincarcérer le futur : entendez par là, créer un imaginaire alternatif à celui qui façonne déjà notre avenir. Un objectif des plus ambitieux, parfaitement atteint par ce livre salutaire par les temps qui courent.

Ainsi, les sujets abordés dans ce recueil sont multiples : de l'aide aux migrants dans « L'Arithmétique de la misère » à l'inégalité homme/femme dans « Pâles mâles », en passant par les raisons de la violence dans « Un temps chaud et lourd comme une paire de seins » et « La Tête raclant la lune », et les questionnements écologiques dans « La Mer monte dans la gamelle du chat », tout y passe ; tout doit être démolé afin d'être reconstruit.

Cependant, l'auteure ne nous propose aucune solution ; elle ne fait qu'ouvrir des pistes de réflexion en nous montrant à quel point il est périlleux, voire suicidaire, de continuer sur les voies que nous nous obstinons à emprunter. Il m'a été, donc, particulièrement difficile de sélectionner quelques nouvelles à vous présenter plus en détail. Je me suis toutefois résigné et j'ai choisi, pour ce faire, celles qui me paraissaient les plus incisives : « En noir et blanc et en silence » et « Pâles mâles ».

« En noir et blanc et en silence » nous propulse dans les hautes sphères d'une humanité scindée en deux : ceux qui sont assez riches pour vivre au-dessus du smog et tous les autres. Nous sommes donc dans la peau d'une privilégiée de cette société (narration homodiégétique), une certaine Zhou An, par qui nous vivons une seule et même journée et non des moindres, celle de son anniversaire. Son monde se révèle à nous grâce à une aurore chaleureuse, un matin comme les autres — « Il fait toujours beau, à cette altitude » — à ceci près que quelque chose a changé. Une évidence pour elle (« Je m'assois dans le lit et j'ai déjà compris ») et un mystère pour nous. Car voyez-vous, Zhou

An est plus que centenaire, et pourtant elle se lève tranquillement, regarde ses mains immaculées de veines et de taches et jouit littéralement du plaisir d'être (une sensation qui la forcera à chercher, très loin, dans ses souvenirs pour que lui revienne son nom : orgasme). Abasourdie, elle redécouvre son corps ou du moins ce qui semble être le sien. Dans la pièce d'à côté, son mari affiche la même jeunesse insolente. Souriant, il lui souhaite un bon anniversaire et lui demande si son cadeau lui plaît : son corps tout neuf est-il à son goût ? La réponse de Zhou An ne peut que déplaire à son riche époux. Car elle n'en voulait pas, elle, de cette nouvelle jeunesse, de ce corps vierge de toute expérience, de cette enveloppe confisquée à une autre. Une autre à son image.

S'insinuent alors les doutes sur les sacrifices consentis pour cette cure de jouvence et une question obsède la centenaire : qui était celle qui, avant elle, animait ce corps ?

Bravant alors tous les risques, renonçant par sa désobéissance à son statut de femme riche de son mariage, elle se rend en un lieu appelé *la pension* : une sorte de ferme où les clones paissent et croissent, avant d'être nettoyés et vidés. Elle y rencontre un clone en attente, plus humain que nature, qui la reconnaît de suite comme la première des Zhou An. Il n'est qu'un enfant et pourtant il n'ignore rien du sort qui l'attend. L'éternel parasite hésite à lui poser les questions qui l'obsèdent ; elle voudrait tout savoir de celle qui était avant elle, de celle qui percevait le monde à travers ce corps si jeune avant que ne fût effectué *le transfert*.

Elle s'appelait Anime et comme acte ultime de sa brève existence, elle laisse un message à sa créatrice. Une inscription discrète qui se veut l'électrochoc nécessaire à une conscience anesthésiée.

Cette première nouvelle fait partie des plus courtes du recueil et pourtant, elle condense beaucoup des thèmes récurrents de l'auteure : le pouvoir de l'argent, la

rage de survivre, l'aliénation de la femme, la tentation de l'immanence, entre autres. Il s'agit de l'histoire d'un personnage terriblement crédible, qui ne supportant plus de vivre dans une cage dorée où tout lui est caché, décide de savoir ce qu'il en est réellement. Cette nouvelle m'a frappé, par son réalisme glaçant d'abord, puis, par cette humanité revancharde, faisant son retour sur les vieux jours d'une femme neuve, de corps et de cœur, et qui profite de cette nouvelle chance pour enfin choisir par elle-même ce qui est acceptable ou non. Ajoutez à cela un style soigné et une ambiance ciselée et vous obtenez un texte efficace, percutant et porteur de nombreuses réflexions.

« Pâles mâles » s'inscrit dans un registre similaire, tant par les thèmes traités que par la volonté de l'auteure de perturber le lecteur dans ses certitudes : détruire un imaginaire afin de permettre l'émergence d'un autre. Il s'agit d'une nouvelle assez courte (une vingtaine de pages environ) — une brièveté qui lui donne un certain effet uppercut — au cours de laquelle nous suivons l'existence d'un jeune couple, Evette et Adzo. Un binôme en galère au niveau professionnel, ce qui n'a, selon la diégèse révélée au fur et à mesure, rien exceptionnel dans cet univers. Soyez avertis, en commençant cette lecture, vous entrez dans la folle dimension du précarité généralisée. Il ne reste plus aux travailleurs que cette volonté farouche de survivre quoi qu'il en coûte. Ayant abandonné toutes notions humaines surannées, la dignité en tête, ils luttent, minute après minute, afin de rester dans la norme du moment : ne pas devenir un vingt-quatre heures (entendez par là, avoir une capacité de financement en deçà des prochaines vingt-quatre heures). La concurrence sur le marché du travail est donc particulièrement rude et les petits boulots mal payés ont bien vite supplanté le pinacle contractuel : le CDD (ne parlons même pas du fameux CDI qui est devenu un mythe). Les protagonistes, tous deux hautement diplômés, en sont pourtant réduits à une besogne de survie

bien loin de leurs champs d'expertise ; dans ce monde-là, il faut être flexible (toute ressemblance avec le monde actuel n'est absolument pas fortuite).

Et c'est bien la force de ce recueil, car les nouvelles rassemblées dans *L'Arithmétique terrible de la misère* parviennent, dès lors qu'il s'agit de science-fiction (deux nouvelles en fin de recueil ne relèvent pas du genre), à nous montrer une vision terriblement crédible de l'avenir. Même si l'auteure n'a pas vocation à la divination, elle parvient toutefois, en extrapolant le présent, à nous ouvrir une fenêtre sur ce qui pourrait être notre quotidien. Une vie de tous les jours que, je vous l'avoue sans aucune honte, je préfère expérimenter par la lecture, plutôt que par le vécu.

—Rémy Boy

*Science-Fiction*

**Claude ECKEN**

***L'Alphabet de ma vie***

Ours éditions, « 22 222 », juin 2020, 12 p., 2,00 €

[langue : français]

Ce tout petit livre s'inscrit dans un projet original, celui d'Ours éditions, installé dans l'Hérault, qui nous propose un catalogue réduit mais éclectique de littérature, de sciences humaines et de livres d'art. Avec à leur actif — histoire de mettre l'eau à la bouche des lecteurs d'imaginaire — Philippe Caza, Henri Lehalle, Lilian Bathelot<sup>4</sup>, et bientôt Catherine Dufour.

Leur collection la plus fournie est sans doute celle-ci, qui propose des nouvelles en fascicule sous un titre aimablement expliqué par l'éditeur : « Vingt deux mille deux cent vingt deux, c'est le nombre de caractères qui remplissent sans (trop)

4. Autrice de *C'est l'Inuit qui gardera le souvenir du Blanc*, cf. chronique dans KWS n° 57, août 2007.

déborder 12 pages de texte en police Linux Libertine corps 10 étroitisée à 90% ». Ajoutez les 4 pages de couverture, et vous en trouvez 16, fruit du pliage en 8 d'une unique feuille A3 pour donner un élégant opuscule format A6.

Sous ce format pour le moins réduit, Claude Ecken s'arrange pour nous donner de la lecture jusqu'à la fin de nos jours. Je m'explique : son récit, divisé en 26 paragraphes commençant chacun par une lettre de l'alphabet, est donné dans le désordre. Alors, pourquoi ne pas essayer toutes les façons possibles d'ordonner 26 lettres ? Cela n'en fait, comme le montre un rapide calcul (aidé par ordinateur), que 403 291 461 126 605 635 584 000 000, autrement dit environ 4 fois 10 puissance 26. Donc, en accordant une seconde pour chaque lecture réordonnée (on gagne en rapidité avec l'entraînement), environ un milliard de fois la durée de vie totale estimée de notre univers. Plus besoin d'acheter un seul autre livre ! Bon, j'arrête, l'édition souffre assez comme ça, inutile de leur casser un peu plus la baraque.

On voudra en savoir plus sur le thème de la nouvelle. Elle parcourt la vie de Ian Tottag, inventeur de la connexion entre esprits humains et machines, racontée dans un agencement alphabétique qui n'a que les apparences du désordre — car si la chronologie n'est pas respectée, les révélations et les coups de poing émotionnels sont enchaînés avec l'art qu'on attend d'un écrivain aussi talentueux que l'est Ecken. Battus par le flot des souvenirs, eux-mêmes battus comme on bat un jeu de cartes, nous devinons les succès et les déchirements du protagoniste — et si son fils s'appelle Hugo, est-ce Gernsback, symbole de la perte de la SF, ou Victor, évocation du drame familiale du patriarche des lettres françaises ? Excusez la prédilection du critique pour la surinterprétation. Mais surtout, nous nous demanderons qui est ce protagoniste. Et nous relirons, même si l'objet est trop petit pour être relié.

—Pascal J. Thomas

• Les ouvrages d'Ours édition peuvent se commander à :

<https://ours-editions.kkaoss.net/>

*Essai*

**Bernard EMERY**  
***Les Moines pétrifiés***  
***ou la légende des***  
***Sarrasins dans le***  
***Sisteronais***

UGA éditions, février 2020,  
116 p., 12,00 €

[langue : français]

Avouons-le d'emblée, nous sommes aux périphéries des périphéries de ce qui intéresse normalement *KWS*, mais pour des raisons dont aucune n'est totalement dirimante : il s'agit certes de légende, mais c'est bien ce qui nourrit l'*heroic* (ou pas) *fantasy*, pas totalement ostracisée ici, et s'il s'agit d'un ouvrage universitaire (ou d'universitaire), de ce point de vue on (devinez qui...) a déjà commenté bien pire. Et puis parmi les textes cités en annexes, deux, l'un en prose, l'autre en vers, sont en provençal, certes gavot mais ne chipotons pas, et cela pourrait aller droit au cœur de notre vénéré rédacteur-enchef<sup>5</sup>. Et surtout, on se trouve devant un bel exemple d'invention de la tradition, qui pourrait inspirer des apprentis-auteurs<sup>6</sup>, puisqu'on a affaire à une légende bricolée au XIXe siècle, à base de combats entre Sarrasins ou supposés tels (car fort mélangés) et seigneurs locaux dans le sud des actuelles Alpes-de-Haute-Provence, de beautés orientales raziées par un des dits seigneurs, de condamnation ecclésiast-

5. Qui dira « vivaro-alpin » plutôt que « provençal gavot », mais c'est juste pour s'assurer que l'article de notre ami universitaire s'approche d'un décent quota de notes en bas de page. Note dudit rédacteur-enchef.

6. Et même des auteurs confirmés, qui puiseraient là à une source aussi excellente qu'originale. Les tarifs d'abonnement de *KWS* sont en page 2. NdlR.

tique de ce harem, transféré en bloc vers Arles sur des embarcations descendant la Durance, de moines trop intéressés à s'en rincer l'œil au passage et d'un (alors futur) béatifié demandant à Dieu de les changer en pierres pour leur éviter cet épouvantable (?) péché... Le tout s'appuie, si l'on ose dire, sur une falaise découpée, surplombant village des Mées, bien visible de l'autoroute dans le sens sud-nord un peu avant Sisteron<sup>7</sup>, et évoquant des « pénitents » encapuchonnés...

Bref un peu de *sword*, un peu de *sorcery* revue façon Légende Dorée et merveilleux chrétien, un moyen-âge pas plus de carton-pâte que d'ordinaire, et la fabrication tardive d'un mythe supposé immémorial. Et s'il faut encore une justification, j'invoquerai la complétude qui (comme Jack l'éventreur, si on en croit Apollinaire) a le dos large.

—Éric Vial

*Science-Fiction*

**Edmond HAMILTON**  
***Capitaine Futur 5 :***  
***Les Sept Pierres de***  
***l'espace***

***(The Seven Space Stones)***

Le Béliat', « Pulps », juin 2020,  
218 p., 15,90 €

[langue : français]

Le meurtre ignoble d'un archéologue et le vol d'un joyau contenant une partie du secret perdu de Thuro Thunn entraînent les Futuristes sur la piste du sulfureux docteur Ul Quorn. Ce métis mi-Vénusien mi-Martien, défavorablement connu des

7. Juste au moment où, quand on vient d'Aix — car qui penserait à venir de Grenoble, je vous le demande ? — il faut quitter cette autoroute pour prendre le chemin de Digne-les-Bains, Barrême — cher au cœur des enseignants —, Saint-André-les-Alpes, Thorame Haute, et... Peyresq, lieu de réunions dont je vous rebats régulièrement les oreilles. Fin de publicité. NdlR.

services de la Police de l'espace, est prêt à tout pour réunir les sept pierres de l'espace qui lui permettront d'élucider les énigmes de Thuro Thunn. Fort heureusement, le Capitaine Futur va se dresser face à ce savant fou et prendre tous les risques pour l'empêcher d'atteindre son but.

Malgré tout le talent du traducteur, Pierre-Paul Durastanti, le poids des ans pèse sur le texte original publié par Edmond Hamilton en 1941, et transparait dans cette traduction des *Sept Pierres de l'espace*. Le *space opera* flamboyant des années 1940-1950 a vieilli et on ne peut apprécier ce texte qu'en acceptant de se laisser envahir par une vague de douce nostalgie. On retrouve ainsi dans cette aventure du Capitaine Futur tous les ingrédients des *pulps* d'antan : un héros droit et incorruptible (Curt Newton le capitaine Futur), des compagnons fidèles et prêts à tout pour leur chef et ami (Simon Wright le Cerveau, Otho l'androïde et Grag le robot), un méchant très méchant (le docteur Ul Quorn) et des personnages féminins... secondaires (Joan Randall et N'rala). Au surplus, toute une génération de lecteurs ne pourra se retenir de fredonner « Capitaine Flam, tu n'es pas de notre Voie Lactée... », générique entêtant de l'adaptation en dessin animé des années 1970.

Alors que les œuvres contemporaines de SF se complexifient en intégrant des avancées scientifiques parfois hermétiques et des intrigues sociopolitiques machiavéliques, le récit d'Edmond Hamilton constitue une agréable bouffée de nostalgie, quand tout était plus simple avec des gentils et des méchants. Ce qui n'empêche nullement, au-delà d'une apparente naïveté enrobée d'un scientisme de bon aloi, d'entrapercevoir déjà des préoccupations écologiques à travers le personnage de l'ermite de l'espace, végétarien déterminé et hostile au modernisme, qui, malgré ses convictions extrêmes, accueille à bras ouverts un Capitaine Futur en détresse.

Lecture de pure détente, *Les Sept Pierres de l'espace* permet de découvrir ou

de redécouvrir l'ambiance des *pulps* qui constituent l'une des bases de la science-fiction moderne.

—Philippe Paygnard

*Fantastique*

**Stephen KING**

***L'Institut***

***(The Institute)***

Albin Michel, janvier 2020,  
608 p., 24,90 euros.

[langue : français]

Contraint à la démission après une bavure, l'ex-policier Tim Jamieson quitte la Floride pour se rendre à New York où un ami lui a trouvé un job dans la sécurité. Pas vraiment pressé, il fait du stop pour rejoindre la côte Est et s'arrête, un peu par hasard, dans la petite ville de DuPray, en Caroline du Sud, où il dégotte un boulot de gardien de nuit pour le compte du shérif John Ashworth. Pendant ce temps, à Minneapolis, Luke Ellis, un garçon de douze ans, vit ses dernières heures de bonheur familial. Cet enfant surdoué, doté d'une intelligence XXL et d'une inextinguible envie d'apprendre, est enlevé en pleine nuit et conduit dans un mystérieux Institut.

Cela fait déjà quelques années que Stephen King produit des ouvrages marqués du sceau de la nostalgie. Ainsi, à travers *Docteur Sleep* (Albin Michel, 2013), l'auteur revisite avec une certaine mélancolie l'univers de *Shining*, *l'enfant lumière* (Alta, 1979). Avec *L'Outsider* (Albin Michel, 2019), il part d'une idée originale, mais ne peut s'empêcher d'intégrer des personnages secondaires issus de son cycle polar, comme s'il regrettait d'en avoir fait mourir le héros, le flic à la retraite reconverti en privé Bill Hodges. Avec *L'Institut*, King regarde une nouvelle fois dans le rétroviseur et revient aux sources de son œuvre. En effet, on retrouve dans son dernier roman bon

nombre d'éléments qui en constituent les fondations. On a ainsi des jeunes gens qui se découvrent dotés de pouvoirs extraordinaires comme dans *Carrie* (Gallimard, 1976) ou *Charlie* (Albin Michel, 1984). On croise également une organisation paragon gouvernementale qui rappelle la mystérieuse Boutique, défavorablement connue pour ses tentatives de contrôle des capacités spéciales de Charlie.

Par bien des aspects, *L'Institut* semble être la photocopie couleur d'un King du temps jadis, avec un ton nettement plus politiquement correct. Fort heureusement, le romancier compense ce manque d'originalité par des personnages attachants. On a ainsi ce gamin surdoué qui doit faire face à des événements traumatisants, privés de ses parents, enfermé dans une propriété isolée qui a tout d'une prison et soumis à des tests pseudo-scientifiques qui ressemblent à de véritables séances de torture pour faire émerger les pouvoirs télépathiques ou télékinétiques qu'il pourrait posséder à son insu. Et on a aussi cet ancien policier qui tente d'oublier un passé proche et hésite à se construire un avenir. À ces deux caractères centraux s'ajoute toute une galerie de seconds rôles que Stephen King prend toujours le temps de rendre intéressants, qu'il s'agisse de la petite bande de surdoués qui entoure Luke Ellis, des habitants de la communauté rurale de DuPray où Tim Jamieson décide de s'installer ou bien encore des séides de l'Institut qu'ils devront affronter lors du grand final, de Madame Sigsby la directrice jusqu'à Stackhouse le chef de la sécurité.

*L'Institut* n'est certes pas le meilleur Stephen King, mais grâce à l'incontestable professionnalisme du bonhomme, le roman se laisse lire malgré quelques longueurs et quelques répétitions. De par sa construction, on peut se laisser aller à penser que ce livre a été écrit en songeant à l'inévitable adaptation télévisuelle qui en sera faite comme c'est le cas de la quasi-totalité des œuvres récentes du romancier du Maine (cf. *The Outsider* en

série sur HBO aux USA et OCS en France).

—Philippe Paygnard

• *L'Institut* a aussi été chroniqué dans KWS n° 87 par Rémy Boy.

*Science-Fiction*

**Hervé LE TELLIER**  
***L'Anomalie***

Gallimard, « collection  
Blanche », août 2020, 336 p.,  
20,00 €

[langue : français]

Quel est le point commun entre Blake, un tueur professionnel, Victor Miesel, un romancier en quête de l'œuvre de sa vie, Lucie Bogaert, une monteuse qui travaille pour les meilleurs réalisateurs, Slimboy, une star de la chanson nigériane, le commandant David Markle, un pilote d'Air France, et deux cent trente-huit autres personnes ? Ils font tous partie des passagers ou membres d'équipage du vol AFO06 du mercredi 10 mars 2021 qui, après avoir subi une violente tempête au cours de son trajet à destination de New York, lance un appel d'urgence ce jeudi 24 juin 2021 !

Le Goncourt, c'est comme une boîte de chocolats. On ne sait jamais sur quoi on va tomber. Je me souviens d'un Goncourt, acheté au vu de son joli bandeau rouge et de critiques élogieuses, qui chuta de mes mains avant même la fin du premier chapitre. *L'Anomalie* n'a rien à voir avec ce Goncourt passé, dont on taira le titre et l'année par charité chrétienne. En effet, le roman d'Hervé Le Tellier dégage une originalité et une énergie surprenante. Son auteur, membre de l'Oulipo et habitué de l'écriture contrainte, a, plus d'une fois, confié en interview qu'il avait construit une œuvre patchwork où chaque personnage impose un style littéraire différent. Avec Blake, il commence par le polar, invi-

tant ainsi la Noire au cœur de la Blanche. Il s'oriente ensuite vers l'autofiction avec ce romancier, Victor Miesel, à la recherche de la notoriété qu'il mérite et qui finit par écrire un livre intitulé *L'Anomalie*. Le Tellier prend le temps de personnaliser la présentation d'une bonne dizaine de héros potentiels dont on ne peut déterminer à première vue s'ils vont jouer un rôle majeur dans le récit, mais qui bénéficient tous d'une qualité d'écriture égale. Avec une réelle maîtrise et une certaine facétie, Le Tellier construit une véritable machine de guerre littéraire qui emporte le lecteur dès les premières pages et lui fait subir les mêmes montagnes russes que celles connues par les passagers du vol AF006. Le romancier ajoute à son casting une paire de scientifiques, Adrian Miller et Tina Wang, auteurs d'un protocole anticipant toutes les possibilités de crises impliquant des aéronefs. Ce sont eux qui s'essayent à expliquer l'inexplicable. Quelques chapitres qui peuvent sembler digressifs en s'éloignant des passagers du vol AF006, mais qui ouvrent d'autres pistes plus politiques, plus internationales avec un petit clin d'œil à un « petit connard arrogant », dit le président des États-Unis d'Amérique. Après avoir mis en place tous les éléments de l'intrigue dans la première partie du roman, l'auteur reprend chacun des personnages qu'il a développés pour leur imposer ce dilemme que constitue le fait d'avoir deux personnes identiques pour vivre une seule vie. Certains sont prêts au partage, d'autres beaucoup moins. Restant dans la ligne tracée, Hervé Le Tellier met ses héros ou anti-héros doublonnés face à leurs responsabilités et chacun réagit selon le cadre que le romancier s'est fixé. Ainsi, le tueur redoutablement efficace qu'est le mystérieux Blake a une solution radicale pour régler son problème de doublon, alors que Victor Miesel intellectualise une situation dont il est peut-être le point nodal... ou pas.

Sur le fond, si l'on devait jouer à deviner les références volontaires ou non à des œuvres de fiction, c'est presque

essentiellement des séries télévisées qui viennent à l'esprit. Le vol perdu d'Air France fait bien irrésistiblement songer à *Manifest*, cette récente production américaine qui, s'inscrivant dans la lignée de *Lost*, présente le mystère du vol Montego 828 et ses étranges conséquences. Porté disparu le 7 avril 2013, cet avion de ligne réapparaît, dans l'espace aérien américain, le 4 novembre 2018. Présumés morts depuis plus de cinq ans, les passagers vont devoir se réinsérer dans une société dont ils ne font plus partie, tout en expérimentant de curieuses hallucinations auditives. Au-delà de cette référence, on peut également penser aux mondes parallèles, avec différentes versions des mêmes personnages, qui constituent la base des aventures de *Sliders* ou l'univers alternatif de *Fringe*. Et, bien évidemment, on peut retrouver une petite dose de *Doctor Who*, et tout particulièrement « Extremis », sixième épisode de la dixième saison, lorsque certains scientifiques de *L'Anomalie* envisagent, tout comme les scénaristes de la série britannique, que l'humanité n'est qu'un simple programme informatique expérimental.

Véritable exercice de style, l'œuvre d'Hervé Le Tellier joue tout aussi bien avec les problèmes pratiques que génère l'apparition de copies parfaites d'êtres humains qu'avec les questions théologiques, métaphysiques et psychologiques qu'entraîne cette arrivée inattendue et inexplicable. Thriller scientifique, polar, roman d'amour, naviguant entre réalisme et fiction débridée, *L'Anomalie* a plusieurs niveaux de lecture. Il apparaît donc indispensable, après s'être laissé embarquer par son aspect *page turner*, d'entreprendre une seconde approche plus réfléchie et plus pointilleuse qui permet ainsi de découvrir toutes les subtilités de ce livre passionnant et surprenant.

—Philippe Paygnard

*Science-Fiction & Fantastique*

**Nnedi OKORAFOR**

***Kabu Kabu***

***(Kabu Kabu)***

ActuSF, « Perles d'Épice »,  
janvier 2020, 440 p., 18,90 €

Préface de Whoopi Goldberg

[langue : français]

Il fut un temps où les Afriques du futur et les Afriques fantastiques étaient presque exclusivement rêvées ou cauchemardées par des romanciers occidentaux. Les plus anciens se souviennent des visions d'Afrique d'*Ivoire* (de Mike Resnick, Denoël, 1991) ou plus récemment du *Trône d'ébène* (de Thomas Day, Béliat', 2007). Cette époque semble révolue avec l'émergence et la reconnaissance d'une véritable littérature de genre africaine célébrée, depuis 2017, par l'African Speculative Fiction Society, à travers les Nommo Awards. Cette nouvelle approche unit des auteurs du continent noir, ainsi qu'une génération d'expatriés fiers de leurs origines. Ainsi, Tade Thompson, né à Londres de parents yorubas, nous a déjà invités à découvrir un Nigeria du futur construit autour de la ville champignon de Rosewater qui pousse près d'un extraordinaire Biodôme extra-terrestre. C'est maintenant au tour de Nnedi Okorafor, née à Cincinnati de parents igbos, de rêver, mais aussi de cauchemarder, de bien étranges Afriques dans les vingt-et-un textes qui composent *Kabu Kabu*.

L'ouvrage s'ouvre avec « Le nègre magique », une nouvelle où l'autrice pointe d'un doigt accusateur le rôle souvent secondaire accordé dans les médias *mainstream* aux personnages de couleur, qui ne sont là que pour mettre en valeur le héros blanc. Ce n'est bien évidemment pas le cas dans ce recueil où Nnedi Okorafor donne la part belle à des femmes noires indépendantes ou rebelles. Elle n'en

néglige pas pour autant les protagonistes masculins, qui servent parfois de déclencheurs à l'histoire, notamment le père d'Anya dans « Popular Mechanic ».

Écrite en collaboration avec Alan Dean Foster, la nouvelle éponyme du recueil commence de manière fort banale avec Ngozi, une avocate américaine d'origine africaine, qui cherche un taxi pour rejoindre l'aéroport. Cette quête qui pourrait n'appartenir qu'au plus commun des quotidiens entraîne la jeune femme dans la plus débridée des aventures mêlant imaginaire et légendes africaines lorsqu'elle monte dans un taxi clandestin conduit par un Igbo.

On peut d'ailleurs constater qu'il y a un point commun entre une bonne partie des textes réunis ici. Il s'agit de la rencontre délicate entre la culture occidentale des expatriés, résidant souvent à Chicago, et les traditions ou mythes africains empruntés tout autant au folklore local qu'à l'imagination de Nnedi Okorafor. L'autrice invoque ainsi un homme au chapeau noir qui enlève les enfants (dans « La maison des difformités »), un tapis volant qui mange araignées, souris et serpent (dans « Le tapis »), tout comme la déesse Ani (dans « La tache ») ou Egbesu le dieu de la guerre (dans « Icône »).

Au gré des nouvelles qui composent *Kabu Kabu*, Nnedi Okorafor présente aussi bien une Afrique de pure fantaisie qu'une Afrique beaucoup plus terre à terre. Le côté fabuleux est surtout marqué par la présence de supposées sorcières appartenant parfois à cette race de coureurs de vent que l'on croise dans les nouvelles « Paradis perdu », « Amuosu », « Les vents de l'harmattan » ou « Les coureurs de vent ». La partie Afrique réaliste passe par les oléoducs nigériens qui transportent cette richesse ne profitant qu'aux compagnies pétrolières occidentales et aux dirigeants du pays. Anya, l'héroïne de « Popular Mechanic », essaie d'empêcher son père d'éventrer un pipeline en utilisant le bras cybernétique qu'il teste pour une Big Pharma américaine. Pour sa part, Eme, dans « L'artiste

araignée », parvient à communiquer avec l'un des Droïdes Anansi 419 qui protègent ces précieuses canalisations, en jouant un air de guitare. Ces deux textes, malgré leur aspect science-fiction, sont ceux qui offrent une vision de ce Nigeria contemporain, piégé entre les fortunes qui débordent de réserves pétrolifères exceptionnelles et la pauvreté endémique frappant la majorité de la population.

*Kabu Kabu* n'a pas une tonalité unique, naviguant entre poésie et réalisme, n'hésitant pas à évoquer les conflits passés du pays (Biafra) comme la situation économique actuelle. À travers les communautés fictives que sont les Nurus et les Okekes de « La tache » (et déjà aperçues dans son roman *Qui a peur de la mort ?*), l'autrice donne également à réfléchir sur la difficile coexistence d'ethnies dont les différences qui semblent les séparer n'en font pas moins des êtres humains. On retrouve cette même thématique dans « Tunaki » qui parle tout aussi bien d'amour et de mutants que de libre arbitre et de religion.

Si l'on peut être plus ou moins sensible à certaines nouvelles de *Kabu Kabu*, il n'y a pas un seul texte à jeter dans ce recueil. Qu'ils donnent la vedette à une femme forte, qu'ils abordent des thèmes de société ou qu'ils fassent découvrir par le biais de la fiction les réalités du Nigeria, chaque récit apporte sa pierre à l'édifice que construit Nnedi Okorafor à travers ses romans, nouvelles ou scénarios de bandes dessinées (*Black Panther: Long Live the King* chez Marvel Comics).

—Philippe Paygnard

*Fantastique*

**Bruno POCHESCI**  
***De la Chair à horloge***

Malpertuis, « Brouillards »,  
septembre 2020, 280 p., 16 €

[langue : français]

Du même auteur, *L'Espace, le temps et au-delà* (éditions Flatland) relevait de la science-fiction ; voici son côté « fantastique », comme si ces deux genres n'allaient pas l'un sans l'autre. Douze récits — dont un seul inédit — composent ce recueil, et il va de soi que la lecture au compte-gouttes s'impose, ne serait-ce que pour ne pas se lasser. Je ne sais si l'on a sollicité l'auteur, ou si ses textes se sont imposés aux rédacs'chefs et autres anthologistes qui les ont publiés, mais il me semblent qu'ils traduisent/trahissent une « entité » auteur. Je veux dire qu'après avoir lu ce recueil, vous reconnaîtrez vite un texte de Bruno Pochesci. Pour moi, c'est un auteur baroque. Un écrivain qui mêle son époque et une culture certaine avec, en guise de liant, un sens certain de l'humour.

La culture ? Celle qui va de Georges Brassens à Jean-Luc Godard en passant par Marcel Aymé (la nouvelle qui donne son titre au recueil est un lointain écho de « La carte », au sommaire du *Passe-Muraille*). Son époque ? Se retrouve à la fois dans le vocabulaire utilisé (nettement inspiré par celui des réseaux sociaux) et dans certaines références (page 74 par exemple, où il est fait allusion à un chanteur qui défraya la chronique). Vous avez compris que l'humour servait ici, comme d'habitude, à désamorcer la noirceur des desseins des personnages et de l'auteur. Faites attention au « hé, hé » persistant dans « Mondo Zombie » ! et essayez d'imaginer « Cadenas d'amour » sans traces d'humour !

Je vous conseille de lire en suivant le sommaire, même si je ne suis pas sûr que

le recueil s'achève en apothéose. Mon texte préféré ? J'hésite entre « Verflucht sei der Krieg » et « De la chair à horloge » ; j'aime beaucoup l'idée qui dénonce la guerre, moins son traitement ; pour celle sur le temps, je vais oublier « ma carte ».

Il est inutile que je vous recommande l'auteur : les prix littéraires qu'il a reçus le font pour lui.

—Noé Gaillard

• une version sensiblement différente de cette chronique est parue sur le webzine *Daily-Passions*.

*Science-Fiction*

**Neal STEPHENSON  
& Nicole GALLAND  
*The Rise and Fall of  
D.O.D.O.***

The Borough Press, juin 2017,  
754 p., £ 20.00

[langue : anglais]

De temps en temps, il faut s'offrir une tranche de SF distrayante. Et tant qu'on y est, pourquoi pas une grosse tranche, un de ces livres qui vous vaudront un plâtre taille sports d'hiver si vous le laissez malencontreusement choir sur votre pied. Pas une saga de *fantasy*, ce n'est guère ma tasse de thé. Mais presque.

Neal Stephenson avait déjà versé dans le roman historique (débridé) avec le « Baroque Cycle », et s'était lancé dans un projet plus fou encore avec la *Mongoliad*, un cycle de récits publiés par épisodes à partir de 2010 sur Apple Store — une méthode de publication que je ne goûte aucunement, vous vous en doutez. Le projet relevait presque de l'uchronie, ou plutôt de l'histoire secrète, et avait enrôlé Greg Bear, grand maître toujours actif, et la jeune Nicole Galland. Parmi d'autres.

Pour ce livre-ci, nous retrouvons la SF, puisqu'il s'agit de voyage dans le temps, avec quelques petits paradoxes. Mais nous retrouvons aussi l'exotisme et l'érudition propres à la description des époques passées. Et c'est aussi du fantastique, puisque le voyage dans le temps n'est possible que grâce à des sorcières. Voire de la *fantasy*, parce que le passé, truffé de sorcières, est réinterprété comme un monde où la magie est un ressort de la société plus qu'une intrusion mystérieuse dans le monde ordinaire. Voici le rédacteur en chef de *KWS* totalement penaud au moment de coller une étiquette sur la récénsion.

Il faut en dire plus. Des recherches historiques menées par Melisande Stokes, principale narratrice du livre, montrent que dans le passé, la magie était un élément important de la vie économique et administrative, et qu'elle était pratiquée par des sorcières, qui se transmettent leurs talents, en partie génétiquement, de mère en fille. La magie semble avoir entièrement disparu en juillet 1851, époque où le triomphe de la photographie a été manifesté par un cliché célèbre d'une éclipse solaire. Mais le gouvernement américain décide de mettre le paquet pour récupérer une force de frappe magique, car elle lui permettra de voyager dans le temps. Ce qui mène à un premier paradoxe, car les seuls sorcières disponibles sont dans le passé... mais la mécanique quantique, et la construction d'une gigantesque boîte-à-chat-de-Schrödinger, vont venir à la rescousse. Et faire tomber le roman, pourtant truffé de sorcières, dans le domaine de la SF.

Si je n'explique pas en détail la théorie du voyage dans le temps utilisée par *D.O.D.O.*, ce n'est pas seulement pour éviter les *spoilers* : c'est aussi parce que j'ai du mal à la comprendre. Disons qu'il y a là-dedans de l'hypothèse des univers multiples, mais sans la conclusion radicale que tout voyage dans le temps crée des divergences, qui empêchent à jamais le voyageur de revenir dans l'époque qu'il a connue : nous sommes plutôt dans un

univers à la *Patrouille du Temps* de Poul Anderson, dans lequel les petits changements sont absorbés par une sorte d'élasticité de la trame temporelle, tandis que les grands pourraient déséquilibrer l'Histoire — s'ils ne provoquaient pas de violentes réactions de l'Univers lui-même. Les voyageurs reviennent donc dans leur propre univers, pourtant subtilement changé. Personne n'a rien remarqué, sauf les voyageurs. Je vous laisse pister les indices qui peuvent se glisser dans la description pourtant très réaliste du monde contemporain, et en particulier de Cambridge, Massachusetts, à l'ombre de Harvard et du MIT.

Complications supplémentaires : pour atteindre l'objectif de changer le passé, il faut s'y prendre à plusieurs fois, comme si l'élasticité du temps se laissait finalement modeler. Mais les voyageurs n'emportent avec eux que leur propre corps, à l'exclusion de toute addition inerte — dont outils, armes ou vêtements. Ce qui peut rendre les choses difficiles à l'arrivée.

En dépit des difficultés, l'intrigue s'accélère à partir du moment où intervient la première sorcière, Erszebet, et surtout la remarquable sorcière irlandaise nichée dans le Londres élisabéthain, Rebecca. On perd parfois de vue le but original des protagonistes au sein de l'enchaînement des contretemps à réparer, mais les choses vont trop vite, et le paysage est trop fascinant, pour qu'on ait le loisir de se plaindre. En plus de la Nouvelle Angleterre naissante, et de sa métropole un peu auparavant, attendez-vous à visiter Byzance à l'époque de la Quatrième Croisade, et la Normandie à l'époque où les Normands se souvenaient encore de leurs cousins Vikings et Varègues. Tandis que plane sur toutes les péripéties l'ombre de la famille bancaire Fugger. Dont on n'oublie pas de nous rappeler que le patronyme originel était Fucker.

Si l'expérience de Nicole Galland dans le roman historique a dû être mise à contribution, on sent la patte de Stephenson dans l'érudition tous azimuts et dans

l'humour ravageur. Et fort peu politiquement correct. On pourra élever un sourcil à la représentation idéalisée qui est faite de la prostitution, ou au fait que toutes les protagonistes féminines semblent jeunes (au moins d'aspect) et séduisantes. Mais Erszebet, avec sa méchanceté exarcerbée et ses caprices de diva, est un personnage réjouissant, et la présence dans l'arrière-plan de Grace O'Malley est un hommage aux combattantes. Sans parler du personnage central, Melisande. Et Neal Stephenson est cohérent dans sa vision du monde : les bons sont les ingénieurs-système, les chercheurs, les intellectuels évaporés. Les mauvais sont les bureaucrates, les badernes galonnées, les mandarins népotistes et harceleurs... Les surprises sont permises : Macy Stoll, qui de prime abord personnalise l'arrogance et le ridicule du jargon administratif, finit par se racheter et se montre plus clairvoyante que sa propre hiérarchie.

On ne cherchera pas ici de message profond, ou d'exploration d'une tendance historique durable. Le livre est l'équivalent d'un tour sur les montagnes russes, méticuleusement agencé pour la distraction. Tout au plus trouvera-t-on sur la fin une discussion brève et guère originale sur la désirabilité de la science elle-même, et de ses conséquences technologiques. L'introduction de la magie dans l'intrigue a en quelque sorte forcé le livre à revenir sur un vieux débat — mais la marée montante de l'ignorance scientifique de notre propre monde me semble rendre son actualité audit débat.

Si Melisande nous accompagne la plupart du temps, le livre accueille aussi de multiples voix narratrices, qui constituent autant d'exercices de style. J'ai particulièrement apprécié le récit de l'attaque du Walmart par les Vikings sous forme de saga. Mais ce n'est pas le seul passage à faire sourire, et j'ai dévoré tout le roman avec un plaisir sans mélange.

—Pascal J. Thomas

*Fantastique & Science-Fiction*

**Olga TOKARCZUK**  
***Histoires bizarroïdes***  
***(Opowiadania bzarne)***

Noir sur blanc, novembre 2020,  
192 p., 19 €

[langue : français]

Tombée par hasard dans la librairie d'à côté de chez moi sur *Les enfants verts*, nouvelle fantastique commandée à l'autrice par les excellentes éditions La Contre Allée, j'ai d'abord jeté un œil distrait puis j'ai continué ma lecture jusqu'au bout sans m'arrêter. Une écriture ample à la croisée de Maupassant et de Tolstoï, des thèmes qui grattent agréablement là où ça démange et que n'aurait pas dédaignés Theodore Sturgeon, des images qui persistent sur la rétine, bref, alléchée, j'ai eu envie d'en savourer davantage.

*Histoires bizarroïdes*, publié par les éditions Noir sur Blanc s'est vite glissé dans mes références comme si la place avait été préparée pour lui de toute éternité : j'ignorais que je l'attendais.

Dans ce recueil<sup>8</sup> de nouvelles fantastiques, Olga Tokarczuk, prix Nobel de littérature, ne cherche pas l'originalité thématique à tout prix, elle n'en a pas besoin. Quand elle explore une idée, elle le fait avec ce qui conquiert toujours mon cœur : de la profondeur.

Les nouvelles n'appartiennent pas toutes aux mêmes genres et passent de la science-fiction (clonage) à l'absurde noir (dérèglement du réel sans quitter le réalisme le plus terre-à-terre) en passant par le fantastique (une nouvelle espèce humaine). Pour ceux, dont je suis, qui aiment la diversité des tons et des aspects et qui déplorent la cohérence superficielle de certains recueils, celles-ci constituent un mets de choix. Tous ses textes sont habités par un regard sans pitié, cru voire

cruel sur les mesquineries et les stratégies d'évitement dont nous faisons preuve, pauvres humains. Prenons un exemple : dans « La visite », une femme vit avec ses trois *egons*, autrement dits, ses doubles, car dans cette société, on n'habite jamais seul chez soi, mais avec au moins un double de soi-même, ou, éventuellement, si l'on est riche, plusieurs. La narratrice en a trois. Et son voisin, un seul. La fracture sociale. Sans déflorer cette nouvelle à la chute délicate (même si on la devine, elle prend une forme qui ne déçoit pas), on se bornera à constater le regard perçant de l'auteur sur la peur de l'autre et de toute forme d'altérité. Au lieu de prendre le sujet dans le sens classique, elle renverse le problème et multiplie habilement l'identique.

Telle est précisément la tournure d'esprit qui ressort de ces nouvelles : le revers de l'angle d'attaque.

Pour rester dans les doubles, on se penchera avec gourmandise sur « La montagne de Tous-les-Saints » dont l'héroïne, spécialiste de psychologie prédictive, se débat avec l'idée et la réalité de sa mort dans une clinique où se déroule une expérience dont elle ne comprendra les enjeux que tardivement. Dans cette nouvelle – comme dans les autres –, le personnage qui découvre, qui vit, et qui habite le monde occupe la place principale, alors que la technique, fantastique ou scientifique à laquelle il est confronté reste à l'arrière-plan. L'élément clef n'est pas la nouveauté technologique mais sa réception et son impact sur la vie quotidienne des gens et sur leurs sentiments. Il rappelle au lecteur la nécessité de s'interroger sur les raisons qui nous poussent à les utiliser ou à y recourir.

On retrouve cette même impression dans « Le tranfugium », où la métamorphose volontaire d'une femme en vous-saurez-quoi-en-lisant-le-livre déclenche des réactions passionnées et opposées chez les membres de sa famille. Celles-ci sont au cœur de la nouvelle, ainsi que les motivations de la femme, bien plus que la technique elle-même, révélatrice des

8. Traduit du polonais par Maryla Laurent.

mutations sociales au-delà de l'avancée de la science.

Une tout autre veine anime apparemment « Les bocalaux », histoire de vengeance par bocal interposé – il fallait y penser – ou « Une histoire vraie », chute dans la fracture humaine. Ces deux histoires, sombres et à la mécanique de roman noir, mettent en réalité à l'œuvre les faiblesses humaines, comme l'avaient fait les précédentes. Cette fois-ci, le déclencheur a changé : oubliée, la science cède la place à la logique des comportements humains poussés à bout, c'est-à-dire jusqu'à l'absurde, avec un beau mitraillage du conformisme. Le grand mot est lâché : pour Tokarczuk, le conformisme est l'ennemi, la source de dangers et de sécheresses intellectuelles et émotionnelles.

Quelques nouvelles m'ont néanmoins paru plus lointaines, évasives, parfois anecdotiques, mais toujours portées par une écriture qui suffisait à faire mon bonheur.

Je n'ai donc pas été déçue des voyages.

Lire lentement ces textes en fait durer les saveurs, à l'opposé du *page turner*. La profondeur de la phrase, la qualité des décors et les détails signifiants font entrer tranquillement le lecteur dans des mondes d'autant plus étranges, violents et dangereux qu'ils paraissent sans surprise. D'autres valeurs humaines seraient-elles possibles ? « Raconter le monde est une manière d'en influencer la réalité », disait l'autrice dans un entretien au moment de la parution de ce recueil en France : le changement d'angle d'attaque, porté par la technologie, le fantastique ou l'absurde, procure cette sensation.

*Histoires bizarroïdes* — la lecture idéale pour ébouriffer notre regard sur le monde humain.

—Claire Garand

Science-Fiction

**John VARLEY**  
***Irontown Blues***

Ace, août 2018, 292 p., \$ 16.00

[langue : anglais]

Aux débuts de sa carrière, à la fin des années 1970, John Varley se décrivait comme fils spirituel de Theodore Sturgeon et Robert A. Heinlein. Sa série la plus connue, dite des « Huit Mondes », semblait au départ tenir plus de Sturgeon (voire de Philip K. Dick) que de Heinlein : dans le système solaire colonisé par les humains privés de la planète Terre, on pouvait changer de corps à volonté, et surtout de sexe, avec les effets que l'on imagine sur les intrigues amoureuses, dans une société qui permet toute pratique entre adultes consentants. Varley est revenu à l'univers des Huit Mondes tout au long de sa carrière, en tissant des liens entre les différents textes sans se soucier outre mesure, à son propre aveu, de cohérence ou de chronologie. Depuis les années 1990, il a donné deux romans centrés sur le Monde le plus peuplé, Luna, qui présentent une face plus sombre, sans doute plus précoce dans le temps, de son univers : *Steel Beach*<sup>9</sup> et *The Golden Globe*<sup>10</sup>. Et qui se réfèrent explicitement à Heinlein : on y apprend qu'une société plus ou moins secrète, les Heinleiners, s'est constituée pour mettre en œuvre une société libertarienne, et rejeter la fêrule du Central Computer. Avec pour but ultime la mise au point d'un vaisseau inter-stellaire plus rapide que la lumière, instrument d'une émigration de masse.

Dans sa forme, *Irontown Blues* joue, comme souvent chez Varley, sur les

9. *Gens de la Lune* dans l'édition française. Chroniqué dans *KWS* n° 5, octobre 1993, n° 10, février 1995, et n° 33, août 1999. Visiblement, nous avions aimé.

10. Traduit en français sous le titre *Le Système Valentine*. Chroniqué (par deux plumes) dans *KWS* n° 49, juillet 2004.

références cinématographiques : le protagoniste, Chris Bach, a choisi de recréer l'ambiance des films noirs, et d'embrasser la « profession », ou si on veut le hobby, de détective privé — la société n'ayant plus beaucoup besoin de travail humain. Il adopte le costume, l'argot, et le décor des limiers miteux créés par Hollywood et maintes fois déclinés sous forme parodique. Et à la façon du roman noir classique, une enquête qui lui est confiée par une damoiselle en détresse le fera basculer dans les coulisses inavouables de la société où il vit, et le mettra en danger avant d'amener une révélation bien plus grande que le mystère d'amorce. Il faut dire que la première piste le mène tout droit à Irontown.

Irontown est une sorte de bidonville où échouent tous ceux à qui la société lunienne n'a pas réussi, un *dark side of the Moon*<sup>11</sup> : une mise en exergue des inégalités sociales qui demeurent dans une société qui n'a pas atteint le niveau d'abondance de la Culture de Iain M. Banks, par exemple. Mais Irontown est aussi un paravent pour Heinleintown, le repaire des heinleiners, et sera la scène d'un des épisodes les plus tragiques du Big Glitch, un choc entre Ordinateur Central et rebelles déjà évoqué dans *Steel Beach*. *Irontown Blues* verse aussi dans une violence très crue, qui défie la science réparatrice des corps, et recycle la redoutable mafia Charonaise. On trouve ici une tentative à la fois de mettre en scène et d'expliquer le mal absolu : non seulement les Charonais sont des cyborgs, mais on ne les voit jamais accessibles au moindre sentiment humain. La faute, suggère l'auteur, non seulement au fait que leur société a été fondée par des criminels exilés, mais aussi aux conditions de vie inhumaines qui leur ont été imposées.

Politiquement, si Varley rend hommage à Heinlein, il prend soin de prendre ses distances. Les heinleiners ne sont pas des anges non plus, et peuvent se tromper ;

11. Même si Varley se réfère à Presley plutôt qu'à Pink Floyd :-)

rappelant (p. 283) l'adage heinleinien « An armed society is a polite society », le narrateur, cette fois-ci branché sur les débats américains des années 2000, rectifie en « An armed society is a society where a lot of people are going to be killed by guns ». Toutefois le livre reste un roman d'action, et Chris ne nous livre ses réflexions sociopolitiques que trop rarement.

Même s'il se lit d'une traite, avec tout le plaisir que donne un roman d'action réussi, œuvre d'un écrivain en pleine possession de ses moyens, il faut bien admettre que ce livre est en retrait, non seulement par rapport à l'époustouflant *The Ophiuchi Hotline* et aux nouvelles des débuts de l'auteur, mais encore par rapport à ses deux prédécesseurs luniens. L'effet de la répétition des éléments-clés, l'effet aussi de la tension entre un passéisme assumé et parsemé de clins d'œil (l'ambiance « noir ») et le passage du temps dans notre propre monde, qui pointe son nez dans l'évocation de l'usage des réseaux informatiques — le mot *google* apparaît même comme un verbe, ce qui aurait été impensable en 1998 ! Le livre fourmille de références : à Heinlein, bien entendu, mais surtout aux œuvres précédentes de l'auteur. En dépit de son refus de la cohérence, il fait par exemple de son protagoniste le fils d'Anna-Louise Bach, elle-même héroïne d'une série de récits, et désormais retraitée de la police reconvertie dans l'élevage des dinosaures. De même on voit apparaître à quelques reprises le personnage de Hildy Johnson, qui est central dans *Steel Beach*. En revanche, le changement de sexe, ressort essentiel d'autres récits des Huit Mondes, est ici à peine évoqué (dans le passé de Chris), et les *nullsuits*, ces scaphandres-champs de force à la surface réfléchissante qui furent emblématique du visuel des premiers récits des Huit Mondes, sont une curiosité, une innovation attribuée aux heinleiners.

Varley avait très tôt employé le terme *disneys* (sans majuscule) comme un nom commun pour des parcs à thème

d'ampleur inégale, creusés sous la surface lunaire. Ce roman, malgré des scènes très dures, affiche une teinture disneyenne avec les personnages de Gretel — qui fait figure de princesse dans le milieu pourtant anarchiste des heinleiners — et surtout de Sherlock, l'acolyte de Chris, qui est un canidé à l'intelligence augmentée. Une partie significative de la narration est dévolue à Sherlock (via une traductrice spécialisée dans le décodage des pensées de chiens), et elle est vue au travers d'un point de vue canin, formé par les instincts de chasse et de combat, informé par des sens qui font la part belle à l'odorat. Sherlock a aussi de l'humour, se moque souvent des insuffisances de Chris, qui n'est pas son maître, mais son mâle alpha, pour qui il a une infinie dévotion. Au-delà des souvenirs des *101 Dalmatiens* ou de *La Belle et le Clochard*, Sherlock reste un passionnant portrait d'*alien*, d'intelligence étrangère à l'entendement humain et pourtant capable de communiquer avec lui. Si Robert Heinlein avait des chats, je parie que Varley a un chien. Et peut-être qu'il dialogue avec.

—Pascal J. Thomas

Science-Fiction

**Roland C. WAGNER**  
***L'Été insensé***

Les Moutons Électriques,  
juin 2019, 224 p., 12,00 €

[langue : français]

André-François Ruaud s'est engagé dans un programme magnifique (parmi bien d'autres) d'édition systématique des œuvres de Roland Wagner. Au milieu d'intégrales de ses cycles majeurs, voici un petit volume qu'il présente comme « un hypothétique "best of" » des nouvelles de l'auteur. Mêlant textes très connus et obscurités, mais tous un peu compliqués d'accès en raison de la dispersion de leurs

lieux de première publication, l'initiative est aussi agréable que sympathique. Un léger regret : que ce livre plutôt joli, dont la forme physique présente pour moi une séduction nostalgique — format, et couleur et grain du papier me rappellent les *Fiction Spécial* des années 1970 — n'ait pas bénéficié jusqu'au bout de l'attention au détail dont les Moutons sont capables ; le sommaire, erreur risible, rebaptise « À la croisée du coude » la nouvelle que, avisés de la passion wagnérienne pour les psychotropes, vous aurez reconnue comme « À la saignée du coude », et, choix qui m'irrite, ne figurent nulle part les références précises des premières parutions des textes — il faut se contenter de simples millésimes. Peccadilles.

Ces échantillons pas forcément représentatifs de l'œuvre de Wagner dessinent néanmoins l'arc de sa carrière : une première moitié du recueil, en volume et en nombre (7 textes, une centaine de pages) est consacrée à la décennie 1980, avec beaucoup de choses parues dans des fanzines et deux œuvres co-signées. Pendant les vingt années suivantes s'écrivent et paraissent des romans majeurs (cycle de Tem, *Rêves de Gloire...*), et les nouvelles s'espacent mais gagnent en diversité et en maturité.

La première période, donc, est psychopunk, gainée de cuir et de bruit. La nouvelle la plus connue de cette période est sûrement « Faire-Part » (1982, Prix Rosny aîné 1983), récit de l'errance nocturne dans Paris intra muros (et non de l'habituel terroir banlieusard de Wagner) d'un protagoniste sous l'emprise de drogues, obsédé par le départ de sa compagne — qu'il a peut-être tuée. L'aspect spéculatif ne se révèle qu'en fin de parcours ; Wagner se montre ici paysagiste, géographique et mental. La musique, présente à titre de notations éparées, parfois seulement dans le choix des noms, est structurante pour deux des récits : « Quand la musique est finie » (1982) s'annonce, de façon superflue pour le moindre connaisseur des Doors, « en hommage à Jim Morrison », et

emprunte des fragments d'images à une petite dizaine de leurs chansons, pour aboutir à une errance post-apocalyptique qui reste peu convaincante. Beaucoup plus réussie à mon goût est « À la saignée du coude » (1981), construite en suivant les paroles de « Paint It Black » (des Rolling Stones), parfois en lui empruntant des images (les jeunes femmes en robes d'été, les files de voitures noires, devenues corbillards pour les funérailles du genre humain), parfois en détournant habilement le sens, à la fin en prenant le contrepied. Un junkie se shoote et nous explique l'invasion des Sangsues, qui se nourrissant de lumière noircissent le monde. Ça se conclura en pirouette temporelle, sur l'image très jeuryenne (ou wellsienne) de la plage terminale, à l'échelle de l'univers entier. Pas nécessairement très nouveau, mais très bien mené. Provenant encore des années 1981-82, on trouvera deux textes que je considère comme plus anecdotiques, une nouvelle à chute marquée par l'esprit du collectionneur (même s'il s'agit d'organes et non de livres ou de disques), « Piquer Piquer Collecter » (co-signée avec l'énigmatique Benoît Joseph<sup>12</sup>) et « Septembre, noyé sous la neige », accumulation de clichés sur un futur proche dystopique conclue par un trait d'humour noir qui semble hors de propos.

On notera que le petit recueil *Faire-Part*, publié en 1985 par André-François Ruaud Editeur (déjà), contenait déjà la nouvelle éponyme, « Septembre... » et « Quand la musique... », ainsi qu'un quatrième texte, « Catalogue d'impressions au soleil levant dans une ville morte ». Malgré son titre désastreusement brussolien (un comble), malgré son côté bavard et son amertume, la nouvelle, initialement parue dans *Ailleurs et Autres*<sup>13</sup> en 1983, soutenait la comparaison avec les trois autres, mais on comprend que Ruaud n'ait pas voulu déséquilibrer le présent recueil.

12. Le site nooSFère, qui semble mieux informé, identifie le co-auteur comme Jean-Louis Le Breton.

13. Qui était édité par Francis Valéry, co-fondateur de KWS. La boucle est bouclée !

La fin de la même décennie est représentée par deux textes plus longs que je ne trouve que moyennement intéressants : « Lèvres Peintes » (1984) est un fragment précoce de *Poupée aux yeux morts* ; « Les enfants meurent en souriant » (1989) est une curieuse collaboration avec Emmanuel Jouanne. L'imaginaire est jouannien, très sinistre, avec cette colonie de vacances perdue dans la neige d'un hiver éternel, un seul adulte projetant des dessins animés qu'il incinère au fur et à mesure, comme il incinère les enfants régulièrement assassinés, après les avoir dépouillés de leurs vêtements. Qui tue ? Rien n'est dit. La fin est un fondu au noir : choix paresseux hélas typique de la SFF de cette époque. L'Etenemo, héros imaginaire de dessins animés, semble préfigurer les *Toons* apparus plus tard dans la série des aventures de Tem, « Les Futurs Mystères de Paris ».

Je vois la vie créative, que ce soit en musique, en sciences ou en littérature, comme faite d'éclats fulgurants au cours des années où l'on est jeune adulte, suivis d'une stabilisation due à la montée en compétence technique, puis d'une décroissance qualitative plus ou moins lente et régulière. Roland et moi n'étions pas d'accord sur ce point, et comme un certain nombre d'individualités remarquables, il s'est employé à fournir un contre-exemple à ce schéma. Nous aurons tous l'abasourdissant *Rêves de Gloire* à l'esprit, et le texte éponyme du recueil, situé dans le même univers, et publié en 2012 dans l'anthologie *U-Chroniques* sous l'égide de l'association imaJn'ère, ne déçoit pas. On peut même regretter qu'il n'ait pas figuré dans *Le Train de la réalité et les morts du Général*, le délectable recueil de « chutes » du tentaculaire projet *Rêves de Gloire*. Quoiqu'il en soit, j'ai relu en immersion enthousiaste ce fragment de mémoires de la cinéaste amatrice qui avait tourné par hasard le seul film connu du fameux Été aux environs de Biarritz en 1964 — dans cet univers parallèle ou Timothy Leary aurait

évangélisé la côte basque (Nord) à coups de LSD, pardon, de « gloire ».

Même les textes les moins marquants de cette deuxième moitié du recueil témoignent de la maturité de leur auteur : ils sont débarrassés des tics d'écriture, des références musicales superfétatoires et des appositions en grappe ; ils posent sans délai un univers mental convainquant, et mettent en général en scène des personnages attachants, avec un humour plus fréquemment exprimé.

L'inédit du volume, « Tout le monde a un poids » (2008), se compose de plusieurs vignettes indépendantes sur le recrutement de cosmonautes pour le programme spatial militaire d'une Europe future très appauvrie. Il semble inabouti, et est aussi... léger que le reconnaît Ruaud. Même s'il fonctionne mieux, « Pour une poignée de cailloux » (1999) n'est guère plus mémorable. Le texte repose sur une inversion systématique des clichés (notamment de genre) de la *fantasy*, c'est drôle, mais heureusement bref.

Si les rêves — pendant le sommeil ou pas — ont toujours fait partie intégrante de la matière littéraire de Wagner, « Chaque nuit » (1993) constitue une incursion rare dans l'insolite à ambiance centre-européenne. Un voyageur semi-amnésique arrive dans une ville d'un pays dont il ne parle pas du tout la langue. Il trouve un hôtel, tombe malade, est rejoint dans son lit, ou dans ses cauchemars obsessionnels, par une réceptionniste qui ressemble à une succube. Mon esprit de lecteur de SF réclame une résolution que le principe même du texte nous interdit...

« Fragment du livre de la mer » (1998) relève à la fois de la SF écologique, très maîtrisée, d'une relecture des mythes — un marin seul sur un chalutier robotisé récupère un triton dans ses filets —, et d'une hypothèse SF provocatrice sur les sources de la créativité. Et tout cela fonctionne ensemble.

« La chanson de Jimmy » (2003) est, vous vous en doutez, une fiction sur

Jimmy Guieu, dont Wagner alias Wolfram fut le nègre pendant les années 1990. Et pas l'ombre d'une chanson à l'horizon. C'est presque de l'auto-fiction : tout en appréciant les romans de son aîné, avec un sourire en coin, le protagoniste ne croit pas à ses théories ufologistes. Mais le doute s'instille... Facture admirable, et un grand plaisir de lecture décalée.

« De la part de Staline » (2008) est une uchronie plutôt humoristique : à l'après-guerre, le Rideau de Fer est tombé plus à l'Ouest. Trois ados s'imaginent qu'ils peuvent gagner de l'argent facile en faisant de la contrebande à travers la Charente pour passer de la France du Sud (capitaliste) à la France du Nord (communiste, économiquement moins avancée). Ça tourne mal, mais pas trop. Depuis plusieurs années, Wagner vivait à Cognac, et il utilise sa familiarité avec les lieux de son nouveau domicile. La fin, pacifiste et réjouissante, est un peu brusquée, comme si un calque des événements de 1989 se produisait sans qu'on ait soufflé mot de leur arrière-plan politique et économique.

Domage, se dit-on, qu'un tel recueil ne soit tiré qu'à 360 exemplaires, plus dommage encore que j'aie pu m'en procurer un exemplaire plus d'un an après sa sortie (il aurait dû se vendre comme des petits pains). Même si ce n'est pas l'introduction parfaite à l'univers de Wagner — il vaut mieux prendre un roman du début des « Futurs Mystères de Paris », *La Balle du néant* ou *L'Odysée de l'espèce*, ou *Poupée aux yeux morts*. Voire ce qui fut en 2000, déjà, une sélection des meilleures nouvelles de Wagner, *Musique de l'énergie*, encore disponible chez Nestiqvenen, et qui présente quatre textes en commun avec le présent volume (« A la saignée du coude », « Faire-Part », « Chaque nuit », et « Fragment du livre de la mer »). Mais le fan de Wagner, et je suis sûr qu'il y en a plus que 360, se devra d'avoir ce recueil.

—Pascal J. Thomas

*Science-Fiction & Fantasy*

## ***Bifrost n° 100***

Revue dirigée par Olivier Girard

Le Béliat', octobre 2020,

192 p., 11,90 €

[langue : français]

Nous avons de la chance de compter en base 10 : si nous avions été en base 12, il aurait fallu attendre 11 ans de plus avant de voir *Bifrost* se complaire dans la satisfaction justifiée de devoir faire place à trois chiffres au lieu de deux sur sa couverture. La notation de position de notre civilisation étant ce qu'elle est, nous avons le plaisir d'un numéro consacré au plus vieux et au plus coloré des compagnons de route des éditions du Béliat', Gilles Dumay alias Thomas Day.

Je ne m'intéresse que médiocrement au Japon, guère à la *fantasy* et encore moins à la violence comme sujet littéraire. Mauvais client pour la maison Day, se dira-t-on, même si le chaland sera contraint de rendre hommage à l'indéniable puissance verbale du flot de l'auteur, qui dans son incarnation chroniqueuse joue les yakuza de la critique — je n'ose imaginer en combien de fines rondelles il assassinerait KWS dans sa rubrique « Le coin des revues » si un exemplaire lui en tombait entre les mains, et le pire est que si jamais cela devait se produire, je le vivrais comme une espèce de consécration. Revenons à Day l'auteur, représenté ici par deux nouvelles : sans surprise, je suis resté relativement insensible à « Décapiter est la seule manière de vaincre », récit de SF placé dans un futur ambiance nippone dominé par des zaibatsu friands de duels au sabre. Mais le texte est ciselé. Surprise, je suis tombé sous le charme de l'autre nouvelle, « La Bête du Loch Doine », qui se déroule dans une Écosse de *fantasy*, avec archère et dragons. A cause de son protagoniste exotique, à cause de l'éru-

dition déployée par l'auteur, à cause de la tension sexuelle jamais vraiment résolue, qui sait ? Le récit fonctionne pour moi.

Deux autres récits figurent au sommaire. J'ai peu à dire sur le texte post-apocalyptique de Rich Larson : il me semble que les robots nostalgiques de l'humanité disparue ont atteint le statut de cliché en SF, et si Larson est aussi bon qu'on le dit — je ne connais pas son œuvre — j'imagine qu'il peut être représenté par un meilleur échantillon. Catherine Dufour, elle, livre un texte appuyé sur deux personnages forts, tracés à l'acide de l'amertume, c'est dans sa manière, et terriblement réussi comme toujours, même si le texte s'achève là où une histoire pourrait commencer.

*Bifrost*, ce sont toujours de riches rubriques, et ma source de paresseux pour savoir, un peu, ce qui se passe en SF de langue française. La partie chroniques de livres ne déçoit pas, et le dossier consacré à Gilles Dumay non plus. La biographie/interview menée par Olivier Girard est fascinante, touffue, bourrée de rebondissements, irritante aussi quand on essaie de recoller les morceaux dans l'ordre chronologique — la bibliographie titanesque d'Alain Sprauel aide, un peu. Bref, même si en un sens il s'adresse à ses lecteurs déjà dévôts, je ne regrette pas d'ajouter ce numéro sur l'étagère au bout de mon mètre de *Bifrost*, en lui souhaitant de nombreux autres décimètres.

—Pascal J. Thomas

Science-Fiction

**Dimension  
Technosciences @  
venir**

Black Coat Press, « Rivière  
Blanche », octobre 2018,  
324 p., 24 €

Anthologie coordonnée par Thierry  
Bosch & Jean-Claude Dunyach

[langue : français]

Il y a des livres dont la couverture est trop bavarde pour que j'arrive à en rendre compte aisément dans les encadrés de titres de chroniques de KWS. Signe de ma grande paresse, direz-vous ; en guise de pénitence, je reproduirai ici la paternité officielle de ce recueil : *Textes recueillis par Thierry Bosch & Jean-Claude Dunyach, présentés par le LAAS-CNRS.*

Le LAAS (Laboratoire d'Analyse et d'Architecture des Systèmes) est un des plus gros laboratoire que le CNRS opère en propre, sans être en partenariat avec une université, par exemple. On y fait beaucoup d'informatique et de robotique (et même au passage des mathématiques). Il est situé à Toulouse (de l'autre côté du canal par rapport à mon auguste employeur), et accueille quand même dans ses murs nombre d'enseignants-chercheurs rattachés à telle ou telle université ou école d'ingénieurs. Dont Thierry Bosch, qui eut l'idée, dans le cadre des festivités du cinquantenaire du LAAS, de proposer à l'institution de parrainer une anthologie de science-fiction — lequel projet fut accueilli avec un enthousiasme qui surprit même son initiateur.

Le résultat est aussi curieux que stimulant : à une brochette d'auteurs parmi les meilleurs de la SF française actuelle ont été accolés des chercheurs du LAAS qui ont rédigé des postfaces à visée plus ou moins vulgarisatrice pour chacun des textes. Ajoutez à cela une introduction

de Pierre Temple-Boyer, directeur adjoint du LAAS, et des articles de Francis Saint-Martin et Roland Lehoucq : aucun amateur de SF ne devrait rester indifférent.

A vrai dire, on a l'impression que Lehoucq écrit plus pour amener à la SF un public plus intéressé par la science, et que Saint-Martin nous convie à une balade humoristique et emphatique dans l'histoire du genre. Territoire connu pour nous. Lire le texte de Temple-Boyer (que je ne connais pas) est plus excitant, car c'est un témoignage du rôle que la SF peut jouer dans les vocations scientifiques — la SF n'aide pas la science en lui fournissant des idées, mais en lui fournissant des individus, ce qui est en fin de compte bien plus précieux.

Venons-en aux textes. On en trouvera, sans surprise, plusieurs qui traitent de robots. Xavier Mauméjean attaque la question bille en tête, tout en hommage à Asimov : un humain a été tué par son robot, il faut enquêter sur cette scandaleuse violation de la Première Loi. Si je ne suis pas totalement enchanté du dénouement mitonné par l'auteur, j'ai été plus intéressé par le sujet sous-jacent de la nouvelle, qui est la tension entre une identité collective créée par un avenir de données massivement partagées et les avantages de l'inventivité individuelle. Catherine Dufour détourne le thème avec humour, son robot est un comme un chat particulièrement agaçant — mais finit par faire du bien à son maître. Olivier Paquet, enfin, livre le récit retors d'un échec étiré dans le temps, un schéma inattendu, qui prend à rebours une longue tradition de la SF. Mais s'enracine dans le passé tragique de son protagoniste. On compatit à défaut de s'enthousiasmer ; si cette nouvelle était une drogue, elle serait de celle qui provoquent la nostalgie plus que le flash. Jean-Louis Trudel, enfin, place ses robots dans l'espace, pas bien loin : en orbite terrestre, et ce sont à vrai dire des micro-satellites (ou plutôt des *femtosats* : le néologisme n'est pas une invention de l'auteur, mais un concept déjà existant).

Son récit est long, complexe, et j'avoue qu'il m'a un peu perdu.

Les autres nouvelles abordent plutôt la question de l'intervention sur le vivant, que ce soit à l'aide de pièces détachées plus performantes (on frise le cyborg, qui reste quand même bien distinct du robot) ou de manipulation génétique. Sylvie Denis (notre révérende fondatrice) met en scène des humains qui n'ont rien d'augmentés, mais en honnêtes néo-ruraux du futur débattent passionnément de l'usage des biotechnologies en agriculture. La protagoniste a un point de vue éminemment sympathique, mais son expression, et le dénouement du récit, peinent à s'extraire d'une narration sinieuse, bardée de considérations autobiographiques que je ne peux m'empêcher de ressentir comme douloureuses. On ne devrait pas connaître personnellement les auteurs qu'on lit — hélas dans mon cas, ça me priverait de beaucoup de SF que j'apprécie ! Je dirai que ce texte gagne à être relu et, dès que j'en aurai l'occasion, j'essaierai.

Plus classiquement, Silène Edgar aborde (et retourne) la thématique du conte d'avertissement sur les dangers de la manipulation technologique des esprits, ici pour arriver à une sorte de télépathie technologique. Tout-à-fait défendable, mais c'est un texte dans lequel je n'ai pas su rentrer — j'ai trouvé le trait sentimental forcé et la partie judiciaire procédurale invraisemblable. Raphaël Granier de Cassagnac est beaucoup plus classique, l'innovation est la greffe d'yeux artificiels. La mise en abyme donne de la tension au récit.

Pierre Bordage se projette plus loin, dans un futur où les modifications génétiques se superposent à la stratification de la société, voire s'y substituent : il est clair que dès qu'on dispose d'un moyen d'améliorer la santé, les riches sont les premiers à s'en assurer l'avantage, à plus forte raison si on arrive à améliorer les capacités mentales et physiques de sa progéniture. Mais la force du texte réside dans un procédé déjà

beaucoup utilisé par Orson Scott Card : le choix d'un protagoniste enfant, et le décalage entre sa vision morale (ou amoral, si vous préférez) et la nôtre. Très efficace. Lionel Davoust, enfin, dont le protagoniste est presque aussi juvénile, joue avec notre perception de la réalité. C'est moins direct, moins émotionnel que le texte de Bordage, mais l'aspect labyrinthique m'a séduit.

Il faut dire deux mots des postfaces rédigées pour chaque texte — originalité majeure du recueil. On a le droit de les sauter, bien entendu. Et parfois elles m'ont paru un peu techniques, un peu appliquées, fournissant certes un point bienvenu sur l'état des arts pertinent à la thématique de la nouvelle, mais ne disant pas grand chose sur la tension entre vraisemblance scientifique et nécessaire torsion spéculative par rapport au monde connu. Torsion qui ne doit pas mener au point de rupture de la confiance du lecteur. D'accord, on ne peut pas demander à chaque éminent spécialiste d'avoir à la fois la bonne volonté de participer à un recueil de cette nature, et les qualités d'un critique de SF — ils méritent donc tous d'être félicités pour leur participation, mais je féliciterais encore plus Christophe Vieu pour une postface particulièrement perceptive à la nouvelle de Bordage.

—Pascal J. Thomas

*Science-Fiction*

## **Finalistes du Prix Rosny aîné 2020**

Quarante-Septième Convention  
Nationale Française de Science-  
Fiction, Orléans, 20-23 août  
2020, 210 p., hors commerce.

[langue : français]

Comme toujours, je prends le pouls de la SF française à l'occasion de sa convention annuelle, et par le biais des

nouvelles sélectionnées par le vote des fans et réunies en un commode opuscule distribué aux futurs votants. Diagnostic une fois par an, quel piètre médecin traitant je ferais, mais heureusement, la SF française est plutôt en bonne santé ! Au sommaire de ce recueil, les finalistes du Prix Rosny aîné 2020 :

Claude ECKEN, « La Promesse du monstre », in *Utopiales 2019*, ActuSF.

Loïc HENRY, « Malaria », in *Nature, Anthologie 2019 des Imaginales*, Mnémos.

Christian LÉOURIER, « La Longue patience de la forêt », in *Bifrost* n° 93.

Julie LIMOGES, « Résurgence », in *Transhumains et post-humains*, Arkuiris.

Audrey PLEynet, « Quelques gouttes de thé », in *Revenir de l'avenir*, Le Grimoire.

...suivis de :

Marc LEPAGE, « La Panne ? », prix Aristophane 2020 (pièce de théâtre).

Première remarque : nous sommes en pleine science-fiction, mon cher ! Évidence, me direz-vous. Pas tant que ça : il y a quelques années, j'ai souvenir de listes de finalistes du Rosny aîné faisant la part belle au fantastique et à la *fantasy*. Parmi la maigre — mais vaillante — cohorte des votants des conventions nationales de SF, la science-fiction à proprement parler a repris l'avantage. Faut-il y voir un mouvement général des lecteurs, voire des créateurs ? On pondérera son impression par l'âge des auteurs ; Ecken et Léourier sont des valeurs plus que confirmées, Henry, Limoges et Pleyne de relatifs nouveaux venus. Autre enseignement : les anthologies tiennent désormais le haut du pavé dans les choix des lecteurs assidus de SF. Ce qui veut dire qu'ils les achètent — et qu'on peut se demander ce qu'il adviendra du modèle classique de la publication des nouvelles en revues. Notez bien que dans les années 1970, une semblable prédiction avait été émise aux USA, et que finale-

ment les revues avaient vite repris le dessus. Attendons.

Que retenir de ces textes ? Déjà, que tout est lisible, et souvent très bon. « La Panne » est une pièce légère, pas forcément très surprenante mais qui fera sourire. « Résurgence » est la seule des nouvelles finalistes que j'ai lu sans plaisir ; je n'y vois qu'un robot qui prend conscience de lui-même et se révolte, donc peu d'originalité. Ma lecture est sans doute réductrice.

« La Promesse du monstre » est un texte riche, qui imagine une découverte complexe synthétisant génétique et informatique. Trop riche, peut-être, quand les explications enthousiastes fournies par le protagoniste finissent par paraître longues ; et le choix d'une narration au gré d'un procès, procédé très américain, n'est pas forcément le plus heureux. Mais on y trouve aussi une intrigue amoureuse paradoxale, et de nombreuses échappées conceptuelles. On se dit que ce qui ne fonctionne pas tout-à-fait comme nouvelle pourrait être le germe d'un roman.

Sur les trois autres, rien à redire. Avec « La Longue patience de la forêt », Léourier a élaboré une sorte de fable écologique étirée sur plusieurs générations d'humains, qui vivent en symbiose avec une forêt résiduelle sans laquelle ils ne peuvent littéralement pas respirer. Le miracle est que malgré la compression du texte, il réussit à nous présenter une galerie de personnages tous bien campés et différenciés. « Malaria » est un conte d'avertissement assez classique sur les risques insoupçonnés des meilleures idées technologiques (en apparence), mais il est raconté avec talent, sur deux fils correspondant à deux époques distinctes. « Quelques gouttes de thé », enfin, qui emporta l'adhésion des votants à Orléans, m'avait agacé au départ. Il s'agit de la vie entière d'Estelle, rebootée plusieurs fois, mais en fin de compte sans cesse confrontée à des mondes dystopiques, chacun d'entre eux correspondant à une de nos peurs actuelles. J'ai eu du mal à

rentrer dans le texte, parce que la narration répétée avec des variations, j'avais le sentiment d'avoir assez vu depuis *Le Temps incertain*, et aussi parce que certains des procédés m'avaient semblé naïfs. À la relecture, la nouvelle, toute compressée qu'elle soit, se tient finalement fort bien, et réalise parfaitement la synthèse entre sa forme et sa substance. Victoire méritée, donc, même si j'aurais placé Léourier plus haut dans mes préférences personnelles. Et témoignage de bonne santé du genre, que nous n'avons plus qu'à découvrir dans les anthologies listées ci-dessus.

—Pascal J. Thomas

*Science-Fiction*

## ***Materia Oscura***

Delos Digital, « Odissea Fantascienza » n° 73, édition électronique décembre 2017

[brochée mars 2018, 268 p., 15,80 €]

Anthologie coordonnée par Emanuela Valentini

[langue : italien]

Si elle n'envahit pas les librairies de son propre pays, la SF italienne est toujours bien vivante, et ne se réduit pas à Valerio Evangelisti, pour talentueux qu'il soit. Delos Digital, éditeur consacré à la littérature de genre, propose régulièrement des sorties stimulantes.

Celle-ci réunit treize autrices italiennes, avec des textes originaux qui balayent tout le spectre de la science-fiction actuelle. Le recueil est curieusement organisé par ordre alphabétique d'autrice — apparente paresse du plus malheureux effet, on se croirait dans un sommaire de *KWS*, ma parole ! J'essaierai de vous le présenter thématiquement.

Une pincée de space opera : avec « La seminatrice », de Franca Scapellato, qui souffre hélas de la comparaison avec le

bien antérieur *The Ship Who Sang*, d'Anne McCaffrey. Plus cruel, plus moderne et surtout plus frappant est « Stazione Tikuka » d'Anna Feruglio Dal Dan. La station du titre est une tour orbitale gérée par une IA, située au dessus de Chashanna, planète dont la société est organisée en familles étendues, qui élèvent collectivement les enfants et pratiquent une sexualité totalement libre dans des bains publics. Liwa, taciturne réfugiée Tyrosienne, arrive à Tikuka. Elle a été torturée dans son système, qui souffre sous un gouvernement autoritaire, puritain, et féroce hostile aux IA. Traxo, employé de la station, l'accueille et en devient un amoureux transi. Il veut l'adapter à sa vie nouvelle, mais quand les Chashanna est attaquée par les Tyrosiens, Liwa trahit son monde d'accueil par hostilité de principe aux IA. L'autrice vit à Londres depuis des années, et il y a quelque chose de Iain M. Banks dans le tragique de la situation, et dans la persistance du fanatisme et de l'injustice à travers l'espace, le temps et le progrès technique.

Le futur lointain se déroule plus souvent sur Terre, une Terre où la vie cède le pas aux robots. Dans « La via di mezzo », de Giovanna Repetto, une femme qui a hiberné depuis une époque proche de la nôtre ne peut s'adapter au monde des machines. Sentiment de déjà vu. « Life.com », d'Alexia Bianchini, où la jeune Mya vit toute seule entourée de robots dans une arcologie, est plus humoristique mais guère plus intéressant.

Le volume compte nombre d'autres dystopies. « La libertà del bisturi » de Laura Scaramozzino, brode sur un thème bien connu, celui de la sélection régulière des individus appelés à mourir pour résoudre les problèmes de surpopulation. Ici on leur offre six mois de vacances avant l'élimination. Le texte n'exploite pas assez, à mon goût, les possibilités dramatiques offertes par sa prémisse. « Super Milk », de Giorgia Simoncelli, explore la marchandisation de l'humain, de façon là aussi assez prévisible.

Le propos est plus complexe et plus inquiétant dans « Liquefatio H. G. » de Giulia Abbate. Il doit s'agir d'un futur plus proche, voire une uchronie, dans laquelle l'Italie, une bonne partie au Nord en tout cas, est devenue *Österreich*, un Etat fasciste incluant aussi, bien sûr, l'Autriche et qui fait de grands efforts pour repousser les migrants, et d'un peu moins grands pour lutter contre les épidémies, qui frappent durement lesdits migrants. Une femme venue d'Afrique s'efforce de passer clandestinement la frontière... Des cadavres décongelés de sous les glaciers par le réchauffement climatique s'animent mystérieusement — ils sont possédés par une entité extra-terrestre... Il y a du Sturgeon et de l'Évangéliste là-dedans, mais pas seulement, et une intrigue en écheveau de spaghetti. Ce court roman, gagnerait à être plus long pour être plus compréhensible, mais Abbate est visiblement douée pour créer des mondes.

D'autres récits de futurs sombres sont transcendés par l'intensité de la douleur émotionnelle. « Céline » de Nicoletta Vallorani, est un *flash back* amer. Le narrateur est en fuite dans un paysage désolé, et se souvient de Céline, celle de ses charges qui l'avait le plus marqué, quand il était dresseur de mutants, mi-humains, mi-animaux, dans un pénitencier bien gardé. Plus dur encore, « Di fango e di fuoco » d'Enrica Zunic, s'ouvre sur une toilette mortuaire avant de révéler par petites touches comment le protagoniste est contraint à rendre présentable le corps torturé de son propre fils. L'autrice a longtemps milité dans Amnesty International, on se dit que cela a dû influencer sur son imaginaire. Le texte n'élucide guère l'état des communications et plus généralement de la civilisation du monde où il se situe ; le lieu de l'action est une bourgade qui semble vivre dans l'ignorance du monde extérieur malgré la présence d'une sorte de réseau de télécommunications. Une chose est sûre, chez eux, il vaut mieux ne pas s'entendre trop bien avec des étrangers.

Deux récits seulement sont situés dans des mondes virtuels — un motif que la SF italienne, sur cet échantillon au moins, semble priser moins que sa cousine cisalpine. « Rebecca », de Clelia Farris, se réfère au célèbre roman de Daphné Du Maurier porté à l'écran par Alfred Hitchcock. Dans un Manderley hallucinatoire, où Mrs Danvers est devenu un robot, Max et sa jeune épouse sont des scientifiques — et Rebecca aussi. C'est elle qui avec son mari avait créé ce Manderley virtuel, et elle y vit encore dans une pièce secrète où « Danny » Danvers s'occupe d'elle. L'illusion finit par s'effondrer, ou devenir un cauchemar répétitif... À la fois chronolytique et cyberpunk, le texte glisse une touche de commentaire sur la façon dont les scientifiques hommes peuvent s'approprier le travail de leurs conjointes.

« Debugger », de Giulia Gubellini, est franchement cyberpunk. Ambra, chasseuse de primes du monde digital, débusque les *bugs*, en s'insérant dans le monde virtuel des programmes où ils se nichent. Jusque-là, on se croit en terrain connu. Mais l'activité d'Ambra est illégale, car les *bugs* sont protégés comme des êtres conscients, et dangereuse, car ils s'incarnent sous figure humaine dans le virtuel, et possèdent des humains le caractère vindicatif, et pour se protéger, et peut-être par plaisir, cherchent à griller le cerveau des *debuggers* en les piégeant dans des itérations potentiellement infinies (on pense à « Piège Mental », de Christopher Anvil, paru dans *Galaxie* dans les années 1960). Ambra arrivera sauver son boyfriend, retenu en otage par le bug (sympathique inversion de cliché). Le texte suscite des questions philosophiques : les *bugs*, issus d'erreurs de copie, sont-ils une métaphore du Mal, erreur du Créateur ; ou de la vie, dont l'évolution n'aurait jamais eu lieu sans les erreurs de reproduction du code génétique ?

Restent deux inclassables. « Gaussian », de Roberta Giulia Amidani, flirte avec l'horreur et joue sur les probabilités de façon expérimentale et quelque peu déroutante. Et « Campi di fragole »,

d'Elena Di Fazio, est une uchronie, localisée et striée de lignes de faille. Depuis une étrange expérience au CERN, on sait qu'il est possible de glisser entre les univers parallèles — mais le passage peut aussi être accompli par les *scivolatori*, sortes de sorciers. Nous suivons Maia, qui essaie de retrouver Clara, hôtesse de l'air d'un vol d'une compagnie aérienne argentine qui s'est abîmé dans l'Atlantique au large de la (fictive) Isla de las Fresas... Mais pas dans tous les univers ! L'image de l'avion perdu et retrouvé, qui glisse entre les univers, se retrouve dans un roman français qui a connu une certaine notoriété cette année<sup>14</sup>, sans qu'il soit possible d'inférer une influence directe. Sans doute parce que les voyages aériens évoquent en nous, bien à tort, l'idée du danger et de la fatalité imprévisible. Quoiqu'il en soit, l'atmosphère du texte de Di Fazio est étrange et captivante.

On retiendra de ce recueil un bouquet de plumes talentueuses. A mon humble avis, il faut graver dans nos mémoires les noms d'Abbate, Di Fazio, Feruglio Dal Dan, Gubellini, Vallorani et Zunic'. Abbate et Di Fazio, notamment, tiennent des blogs, ont écrit des romans, et leur carrière est visiblement en plein essor.

—Pascal J. Thomas

*Science-Fiction & Littérature générale*

## **Tatouages**

Ours éditions, « 22 222 », juin 2020, 12 p., 2,00 €

Anthologie née d'une idée de Janine Teisson

[langue : français]

Voici un autre opuscule d'Ours éditions — nous avons chroniqué plus haut la nouvelle de Claude Ecken ; vous décou-

vrerez ici six nouvelles en douze pages, très courtes bien sûr, un peu à la façon de *Lard-Frit*, ce magazine miniature qu'avait animé Jean-Louis Le Breton<sup>15</sup> il y a une quarantaine d'années.

Sont recueillis ici des textes de tout genre. Un thème commun : les tatouages portent du sens. Chez Janine Teisson, le corps féminin se fait poème ; chez Philippe Caza — qui ne contribue ici que par ses écrits — c'est une partition qui se mue en enregistrement. Et chez Pierre Hébrard, dans « Quatre Kanjis », une maxime bouddhiste qui finit par déborder de la vie de l'homme qui lui sert de support.

Claude Ecken donne un texte poétique et très écrit, où la SF se niche dans une nouvelle fonction du tatouage et une nouvelle manière de le lire. Henri Lehalle et Joëlle Wintrebert livrent chacun une interprétation vacharde des rapports familiaux ; le premier reste dans une optique réaliste, et enjambe les générations en deux pages ; la deuxième mitonne un texte d'action, le seul finalement, qui commence par un coup de poing (émotionnel) et se parachève en retournement, le tout sur fond d'univers post-apocalyptique esquissé de trois coups de pinceau. Très fort !

Si tout n'est pas du même niveau, on ne décèlera aucun cuir dans ces parchemins.

—Pascal J. Thomas

• Les ouvrages d'Ours édition peuvent se commander à :

<https://ours-editions.kkaoss.net/>

14. *L'Anomalie*, par Hervé Le Tellier. Chroniqué dans ce numéro par Philippe Paygnard.

15. Toujours éditeur, et désormais gersois.